LETTRES D'ANGORA LA SAINTE

AVRIL-JUIN 1921

KADRIA HUSSEIN

ROME
IMPRIMERIE EDITRICE "ITALIA,,



Le Grand Chef : Moustapha Kemal Pacha

O sabre ! tu es le conservateur de la vie et cependant tu es fuyante et infidèle comme elle ; tu es l'ennemi de l'existence humaine et néanmoins tu en es son protecteur.

Dans l'atmosphère du champ de bataille, tu es pareil au nuage et à la foudre ; c'est pourquoi quand tu pleures, c'est à la manière du nuage ; et quand tu ris, ô sabre, c'est à la façon de l'éclair.

BEDR EL DIN

QUELQUES MOTS D'EXPLICATION

A l'heure où le cauchemar pénible de la lutte pour l'Indépendance en Anatolie devient de plus en plus âpre et aigüe, et pèse sur les esprits en impressionant le Monde Occidental tout entier, j'ai tenu à classer et à réunir en ce petit livre les quelques lettres et notes reçues d'Asie-Mineure au cours du Printemps dernier, et j'ai glané parmi elles certains details qui m'ont parus intéressants.

En offrant au public les clichés inédits de notre sanctuaire Oriental, inconnu et impénétrable, il me semble soulever un peu le voile de mystère

qui plane sur la ville lointaine et éternelle, refuge sacré où palpite la détresse poignante de tout un univers en émoi.

Cité unique et prestigieuse, Angora est devenue grâce à son invulnérable héröisme un lieu de pélerinage moderne, où le faisceau des champions de toutes les nations musulmanes, viennent réchauffer leur ardeur à la flamme de son Foyer d'espoir.

Et s'il m'est doux de tracer ici, l'Image de sa mélancolique et merveilleuse beauté, je le fais pour ces cœurs innombrables qui vibrent et battent pour Elle. Pour ces cœurs qui ne l'ayant jamais vue sont pénétrés de sa force magique et sont prêts à son appel pathétique.

J'ai foi en leur amour lointain et fervent, car de l'intensité de leur sen-

timent d'aujourd'hui je suis sûre que surgira l'aube rayonnante de demain, et malgré l'angoisse et l'amertume de l'heure présente, nous l'attendons avec une inébranlable confiance.

K. H.

Cortina, juillet 1921.



Bekir Samy Bey Président de la Délégation quittant Brindisi avec H. Zadé après la Conférence de Londres

PREMIÈRE LETTRE.

Samsoum le 16 Avril 1921.

Le dix Avril à quatre heures et demie de l'après-midi, le contre-torpilleur « Audace » quittait Brindisi, ayant à son bord la délégation turque.

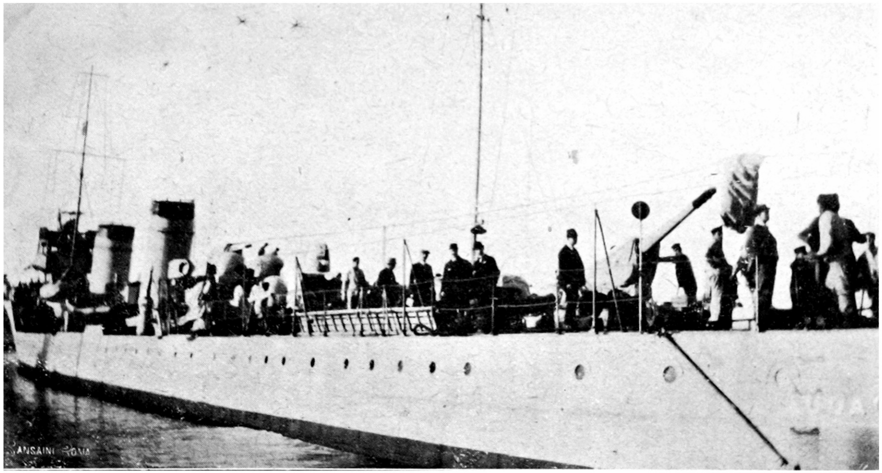
Il faisait une journée magnifique ! Tel un grand oiseau de mer, tout blanc, il s'en allait au loin, vers cette terre martyre, emportant sur ses ailes légères de mouette, des cœurs de superbes lutteurs, qui battaient tous à l'unisson et qui étaient prêts au sacrifice suprême.

Et ces hommes de valeur, alignés sur le petit pont étroit du contre-tor-

pilleur, saluaient maintenant les quelques rares amis venus là, pour leur serrer encore une fois la main.

Devant le bâteau en partance vers une destinée inconnue, ceux-ci étaient émus; et cependant ils souriaient en secouant leurs mouchoirs. L'instant était solennel et tout imprégné d'un mystérieux silence. Où allaient-ils ces émissaires courageux qui partaient ainsi si confiants dans l'avenir? Trouveraient-ils la réussite à la fin de leur route? Insondable problème qui faisait songer les vrais amis restés sur le quai et qui suivaient des yeux le blanc bâteau de guerre sortir tranquillement du port.

L'« Audace » fendait à toute vitesse les flots bleus qui bientôt se démontèrent; elle lutta bravement contre



Le contre-torpilleur “ Audace ,,

les éléments en fureur, conscient semblait-il de sa grande responsabilité, car ne portait-elle pas sur son bord un essaim de vaillants esprits qui allaient propager la parole de réconfort parmi les invincibles héros qui se battaient là bas sans trêve ? La mouette prédestinée volait toujours sans répit...

Voici bientôt l'entrée des Dardanelles, et le groupe sinistre des bâteaux coulés le long de la mince bande de terre où les plus éffroyables et les plus gigantesques batailles de l'humanité se sont déroulées... Le cœur humain se serre en écoutant les détails implacables de ces luttes passées et il semble s'arrêter devant l'inimaginable statistique des frères héroïques enfouis dans la profondeur

de cette côte restée à jamais mémorable. Et l'évoquation fugitive de ces souffrances endurées met plus en relief l'énergique figure de l'Homme qui sût si supérieurement à cette heure fatidique maîtriser la situation en entrant dans la mêlée infernale, avec sa phalange sacrée.

L'épisode épique du jeune vainqueur est trop connu pour qu'il soit répété encore une fois ici : Moustapha Kemal appartient à l'histoire et son œuvre fait partie d'une des pages les plus glorieuses de l'épopée nationale.

A Constantinople, la délégation eût une réception inoubliable. La ville était en fête, et malgré la présence des escadres de l'Entente, la population ne pût retenir son enthousiasme et manifesta sa joie par tous les mo-

yens. Le Président de la délégation Bekir Samy Bey, cet homme fantastique de courage et d'esprit que l'Europe avait si réellement apprécié à la Conférence de Londres, était salué chaleureusement par la foule en délire. Et il est étrange de constater que ce condamné à mort, connût et vécut une des heures les plus émouvantes et triomphales de sa vie, là même, où sa sentence avait été prononcée! L'existence humaine est remplie d'ironie!

Après une nuit splendide passée en ovations de toutes espèces, « l'Audace » reprit sa route le lendemain à quatre heures et demie de l'après-midi accompagné d'une multitude de petites barques de mouches et des vapeurs inombrables qui suivaient le

contre-torpilleur tout le long des rives merveilleuses du Bosphore. Sur la còte d'Asie autant que sur la côte d'Europe l'émotion de la population atteignit son paroxysme. On priait on criait et les voix s'élévaient au firmament tandis que les mouchoirs s'agitaient et que les applaudissements retentissaient de toutes parts.

Mais bientòt la fête prit fin, et avec la venue du soir l'enchantement cessa complétement. Car déjà à partir de l'entrée de la Mer Noire les scènes dramatiques de la destruction commencèrent. Les Grecs venaient d'incendier plusieurs groupes de villages et tout le littoral était embrasé. De grosses colonnes de flamme montaient au ciel et sous la fumée dense qui s'étendait sur toute la côte les pau-

vres petites maisons de ceux qui n'a vaient cessé de lutter depuis dix ans s'écroulaient épouvantablement avec leurs dernières illusions sur la justice humaine. Spectacle d'inoubliable horreur qui dura toute la nuit.

Il fut impossible de débarquer au petit port si pittoresque d'Inéboli, car la neige couvrait le sol comme un épais tapis et les moyens de communications étant difficiles, « l'Audace » alla jeter l'ancre plus loin, à Samsoum.

Là encore des milliers de gens de toutes les catégories étaient venus attendre et saluer la délégation.

Mais la foule d'Asie Mineure semblait plus profondément émue, plus recueillie et pieuse. Elle s'était concentrée là, pour connaitre le verdict

de l'Europe ! et elle s'approchait du groupe des délégués avec la profession de Foi musulmane aux lèvres..... et à mesure qu' elle s'avançait comme le remous d'un vaste océan humain, on n'entendait plus alentour que le murmure de la phrase rituelle : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et Mohammed est son prophète », et ce salut religieux proféré par des milliers de bouches s'étendait dans l'espace comme une supplique ardente.

Aussitôt arrivés sur le sol sacré les délégués apprirent les dernières victoires turques dans le secteur d'Ouschak et de Doumlou-Pounar et en même temps ils entendirent les massacres et les crimes commis par les armées hélleniques lors de leur fuite aprés la bataille d'In-euni-Eskishehir.

Là dessus Moustapha Kémal Pacha envoya un appel désesperé à toutes les Puissances Européennes pour attirer leur attention sur les atrocités qui se commettaient. L'appel était vibrant : « nos soldats faits prisonniers sur le champ de bataille et exécutés après avoir eu les yeux crevés à coup de baionnette, la population musulmane non-combattante massacrée sans distinction de sexe ni d'âge ; tout son mobilier et son bétail volés et emmenés par les Grecs en retraite, les femmes et les jeunes filles musulmanes malmenées, un très grand nombre de villes, de villages, de fermes et surtout de mosquées incendiés et détruits de fond en comble, entr'autres le très vénéré Mausolée de Gazi Ertogroul, père du fondateur de la dy-

nastie des Sultans Ottomans détruit à la dynamite à Seuyud : tels sont les actes que les Grecs ont accomplis couramment de sang froid, sans qu'aucune considération d'humanité et qu'aucune des lois de la guerre aient pu les retenir etc. etc. ». Mais l'Europe est restée fidèle à son habituelle surdité quand il s'agit de décimer un peuple musulman ! C'est l'extermination en règle qui suit son cours depuis des siecles.

Et tandisque les armées héllèniques, selon leur récente déclaration, devait porter la civilisation au sein de ces Turcs barbares, toutes les nations de l'Islam se tendaient la main par dessus le feu, et par dessus le sang et resseraient leur étreinte sacrée. Car par le plus étrange des hasards « le

repaire des bandits » se trouvait être maintenant le Foyer de l'Islam ! Et c'est purement et simplement pour cette raison même que l'énvoyé extraordinaire d'Afghanistan déclarait en Anatolie, quelques jours auparavent à un rédacteur du journal « Avenir » : « que tous les Afghans estiment que ces mouvements nationaux sont de nature à assurer le salut et la délivrance du Monde Islamique, que l'Afghanistan reconnaît la Turquie comme Chef initiateur qu'il est prêt à se sacrifier pour l'Islamisme et que tous les peuples musulmans doivent travailler unanimement autour du gouvernement d'Angora etc. etc. ».

Mais voici le réveil qui commence, le réveil à la réalité poignante d'une

nation toute entière qui se bat pour sauvegarder son Indépendance, car dès Samsoum on entre dans un monde nouveau, un monde qui souffre, qui lutte mais qui espère quand-même.

DEUXIÈME LETTRE

Tchiroum le 20 avril
Hôtel de l'Anatolie.

De l'hôtel Mantika Palace à Samsoum il fut difficile d'écrire; car sitôt arrivés dans cette belle ville opulente les réceptions officielles, les visites obligatoires et les occupations multiples empêchèrent toute correspondance. C'était presque l'habituel engrenage des villes à peine abandonnées quinze jours auparavant, mais avec ceci de particulier que ce centre si riche de commerçants d'Asie avait un aspect martial, et si l'on peut dire, vu le grand mouvement d'automo-

biles militaires, elle était en tenue de guerre.

Un va et vient continuel d'officiers et de nombreux soldats avait transformé la physionomie des grandes rues calmes, et une agitation inaccoutumée régnait dans tous les quartiers de la cité; il n'y avait de tranquille que le fameux havre qui gardait encore les blessures profondes du bombardement de la flotte russe, qui avait démoli la façade de toutes les maisons alentour.

Samsoum n'est pas cependant un port militaire...

Békir Samy Bey reçut durant toute la journée les dignitaires, les officiers supérieurs, les commerçants influents, et une délégation de Roums Ottomans d'origine turque qui vinrent

témoigner leur sympathie et leur loyauté envers la Turquie et qui firent des vœux pour son succès final.

Le Président de la délégation leur montra une affabilité bien significative pour ceux qui connaissaient la « question Roum » car n'y a-t-il pas eu, grâce aux intrigues étrangères, une « question Roum » aussi ? Ils étaient même à un moment donné maitres de Samsoum et s'étaient révoltés en masse. C'est alors que le Gouvernement d'Angora eût la sagesse d'envoyer sur les lieux un homme de fer qui sût les mater dabord et qui les pacifia ensuite par des arguments d'une vérité étonnante en leur démontrant qu'étant de race turque, ils se rebellaient contre leurs propres frères. Sur quoi ils se cal-

mèrent, réfléchirent et donnèrent entièrement raison au Gouvernement d'Angora, car ils furent, complètement et définitivement convaincus du fait incontestable de leur origine.

A voir la physionomie de ces Roums de race turque, et à les entendre parler la même langue que les Turcs musulmans on reste absolùment saisi; il n' y a pour les séparer de leurs frères reéls que leur croyance. Ils sont rattachés à l'Eglise Orthodoxe de Constantinople mais ils font toute leurs prières en langue purement turque. Ayant le même type, parlant la même langue et étant un fragment, de la race turque ils ont demandé cette fois-ci à se détacher du Patriache et ils veulent avoir en Asie-Mineure leur Eglise Indépendante.

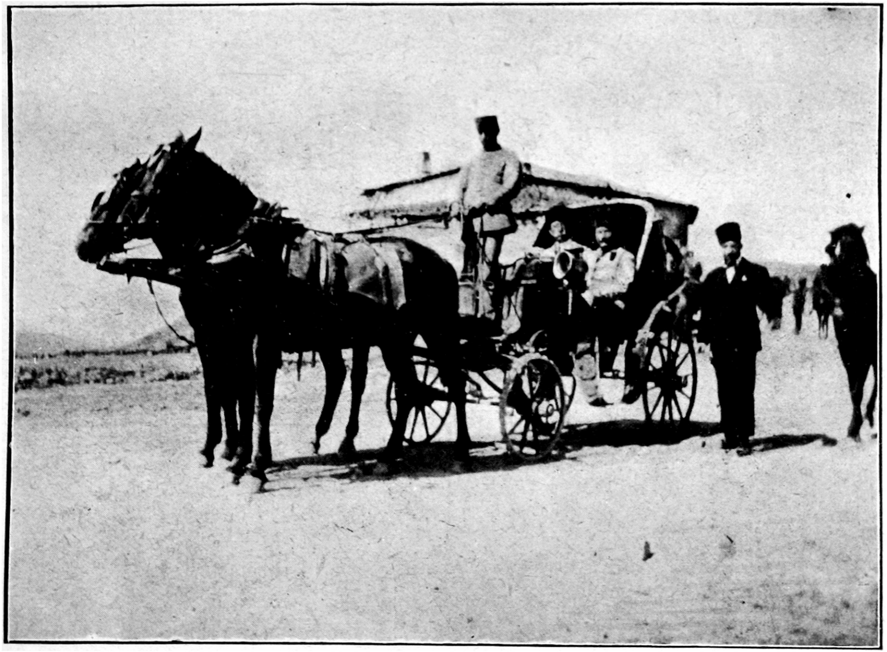
Les Roums habitent presque tout le littoral de la Mer et forment un groupe important. Après leur pacification ils ont occupé des hautes fonctions et ont démontré envers le Gouvernement beaucoup de bonne volonté.

Un grand banquet fut offert au Gouvernorat où de vibrants discours furent prononcés et auxquels le Président, avec une infatigable ardeur répondit selon sa sérénité habituelle en expliquant succintement le but de sa mission en Europe, et l'accueil favorable qu'il avait reçu à Paris et à Rome; il distribuait à tous des paroles d'espoir et de réconfort et donnait l'impression d'une force de réussite inéluctable.

Durant tout le dîner une bande

militaire jouait des airs nationaux : et c'était comme le premier accueil de la Patrie en attente.

Le lendemain matin à 9 heures un imposant cortège de trente deux voitures escortées par tous les notables et d'une partie de la population se mit en marche; pendant plus d'une heure la délégation fut ainsi accompagnée et à la fin de ce laps de temps il y eut une halte où après maintes assurances de la part des dignitaires et du peuple réuni, tous, jurèrent de lutter jusqu'au bout par tous les moyens ; on se sépara avec une émotion profonde, en laissant en arrière Samsoum pavoisée, et richement décorée de ses tableaux flamboyants sur lesquels étaient écrits en calligraphie merveilleuse : « Salut à notre déléga-



Békir Samy Bey et H. Zadé quittant Samsoum

tion qui a expliquée à l'Europe entière les souffrances subies et les injustices commises contre une nation qui n'aspire qu'à la Paix ».

Le cortège cheminait maintenant sous la garde d'une escorte militaire.

La route, très belle était bordée de collines d'émeraudes. Le printemps battait son plein; une multitude de fleurs de toutes nuances attiraient délicieusement le regard. Soudain un parfum spécial et doux se répandit sur l'espace. C'était des champs entiers de violettes sauvages. Et alors une chose infiniment touchante se produisit parmi le cortège. A la vue de l'humble petile violette anatolienne les délégués descendirent de voiture pour cueillir et respirer l'essence même de la patrie endolorie au fond du cœur de la

fleur symbolique. Et les voitures se remirent en marche ensuite.

On déjeuna dans un Khan séculaire entouré toujours par un détachement de magnifique soldats, admirablement équipés et qui, sous les ordres d'officiers jeunes et énergiques, gardaient silencieusement la route d'inoubliable beauté.

Vers le soir on arriva à Tchakalli, village coquet entouré de rivières et de plaines cultivées. Il se trouve être à l'heure actuelle le quartier militaire de la région.

Sur l'invitation du Commandant de la place on dîna à la caserme. Les mets étaient exquis et le service fait par les soldats fut étonnant. Après le repas, les délégués se réunirent devant la caserme où, aux sons d'une mu-

sique militaire les Lazes, entourés d'un cercle de plusieurs centaines de soldats, dansèrent leur danse nationale rythmique, à la lueur de torches embrasées. Entretemps, un petit soldat se détacha des Assistants et récita avec fougue plusieurs morceaux épiques de l'épopée nationale; il était encadré de deux autres soldats tenant en main chacun un drapeau qu'ils élevaient au dessus de sa tête pendant qu'il racontait en termes enflammés l'histoire de la Turquie, ses conquêtes, son rôle, sa défense, et enfin sa lutte pour l'Indépendance. La voix du petit soldat vibrait d'émotion quand il décrivait les souffrances endurées par sa nation pour sauvegarder durant près de sept siècles, l'étendard sacré du Prophète. Et il termina

son discours patriotique en disant « nous voulons lutter jusqu'à la mort ou vivre avec honneur ».

L'assistance entière avait les larmes aux yeux. C'était une scène de si saisissante grandeur, que le Président de la délégation fut obligé de lui répondre par des mots de réelle appréciation et tout empreints d'espérance.

Rouchen Eshref Bey jeune écrivain distingué, célèbre déjà par plusieurs ouvrages unanimement goûtés en Turquie, qui était attaché à la délégation en qualité de représentant politique de la Presse d'Anatolie prit ensuite la parole et dit au petit soldat: « Je connaissais depuis longtems les morceaux choisis de nos poètes nationaux et je les aimais pour leur excep-

tionnelle grandeur, mais jamais je n'ai été ému en les étudiant comme ce soir; il a fallu que ces poèmes de gloire fussent récités par un héros de la patrie comme vous pour que j'en sois touché jusqu'au fond du cœur. Moi aussi, comme vous, je mettrai ma seule arme au service de ma nation: vous, vous avez le sabre pour défendre le sol sacré, moi je disposerai de ma plume». Après le redacteur du « Jéni-Gune », Younous Nady Bey doyen de la presse anatolienne propriétaire et directeur de la feuille si populaire et tellement répandue dans le monde islamique le « Hakimiet Millié » dit quelque mots impréssionnents et termina son discours par ces belles phrases: « Les armes, la presse, c'est à dire le cou-

rage et l'intelligence, notre vaillante nation possède les atouts nécessaires pour la réussite de ses aspirations légitimes, et le peuple entier lui offrant jusqu'à la fin son espoir et sa richesse, Dieu couronnera sûrement d'une victoire éclatante tous les sacrifices si noblement accomplis durant ces années de stoïque grandeur et d'indicible abnégation ».

Alors les soldats présents crièrent unanimement : « Nous sommes prêts à mourir pour notre patrie bien aimée ».

Après une soirée remplie d'émotion profonde, le départ de Tchakalli eut lieu le lendemain matin, mais à peine le cortège fut-il en marche, qu'on vit s'avancer vers les voitures un groupe de superbes cavaliers qui invitèrent

les délégués à venir à Kawak prendre le thé de dix heures.

Kawak est un riant petit village, situé sur une hauteur d'aspect accueillant.

Là une compagnie de petits écoliers et de petites écolières ayant le drapeau à la main, attendaient les émissaires de paix. Ils saluèrent les délégués par un chant patriotique et prononcèrent un discours touchant en s'adressant au Président ; ils supplièrent Békir Samy Bey de ne pas se décourager devant les difficultés qui pourraient surgir concernant l'issue de la lutte victorieuse. Et c'était touchant de voir ces petits êtres parler au grand homme d'état en levant leurs têtes d'enfants en l'air pour se faire mieux entendre par celui dont la haute taille est uni-

versellement connue. « Nous sommes d'apparence fragile et petite, dirent-ils mais nous avons des cœurs puissants et grands, car nous sommes les enfants de la lutte suprême ».

Les femmes de Kawak envoyèrent des friandises spéciales à leur village avec des messages d'espoir et des vœux de bonne chance.

Après le thé on partit pour « Utch-Khanlar » où l'on déjeuna, et on arriva vers le soir à Hawza. A une demi heure de la ville les femmes de l'endroit vinrent saluer les délégués. Elles étaient toutes vêtues d'une étoffe à rayures blanches et bleues horizon, en guise de « Tcharchaf », tissée dans la localité même. Se tenant des deux cotés de la route, à droite et à gauche des délégués, elles formaient avec leur

uniforme sobre et élégant un élément superbe d'initiative nationale !

Cette pittoresque petite ville est une station estivale de premier ordre. Elle possède des sources très efficaces et qui sont appréciées grandement par tous ceux qui connaissent les multiples secrets de cette Asie-Mineure si riche et tellement mystérieuse. Ses eaux ont la même propriété que celles d'Evian et de Fiuggi et sont reccommandées pour les maladies de reins.

C'est une station d'avenir où les esprits surmenés par le travail pourront sans s'ennuyer faire une cure de repos. Grâce à la tranquillité apaisante de ce nid de fraîcheur et de la pureté de son air aussi, tous les êtres souffrant d'un ébranlement nerveux

retrouveront sûrement ici leur force et leur vigueur primitives.

On quitta Hawza tard dans la matinée pour pouvoir arriver vers l'heure du thé à Merzifoun. Des cavaliers de toutes races étaient venus encore à la rencontre des délégués, et l'escorte cheminant sur cette route magnifique grossissait à vue d'œil.

Dans ce grand village la réception fut des plus brillantes. Un détachement de « boy scouts » monta la garde devant la Municipalité qui donnait sur une immense place et où de part et d'autre des discours s'échangèrent. Jeunes filles et jeunes gens chantaient des airs patriotiques, et même l'un d'eux, un petit collégien attira l'attention de tous par des paroles qui émurent l'assistance : « Nous

sommes les compatriotes de ce grand génie national Kara Moustapha Pacha qui se battit si vaillement à l'étranger, et qui mourût loin des siens, pour la gloire de sa patrie. Nous connaissons et apprécions le sublime sacrifice, imposé à l'heure grave, où, les peuples subissent les fluctuations inévitables de l'histoire de l'humanité. Mais jamais nous ne courberons la tête, nous qui sommes d'une race de nobles vainqueurs ».

Ce village peut se glorifier d'avoir une des mosquées les plus étranges de la Turquie. Bâtie dans le style purement turc par le Sultan Caliph pour commémorer les victoires de son général Kara-Moustapha Pacha, natif de Merzifoun. Elle possède une grande cour au milieu de

laquelle se trouve une fontaine à ablutions recouverte d'une toiture particulière tout autour tandis qu'à l'intérieur sont peints les tableaux des principales batailles de la campagne de Vienne et de Bude, entourées par les armements de l'époque ; des anges protecteurs déploient leurs ailes et semblent garder le souvenir de ces heroïques journées. Trois platanes séculaires, plantés pendant la construction de la mosquée, existent encore ; dans leurs branches majestueuses et puissantes ils renferment le secret de ces phases de splendeur.

Il faisait une journée orageuse ; le ciel lourd de nuages donnait une impression d'angoisse ; l'horizon se rembrunissait terriblement. Etait-ce un signe précurseur des soucis qui

s'amoncellaient dans l'avenir ? Après le sourire enchanteur du soleil printannier cette pluie torrentielle si près d'Angora versait de la mélancolie à tous les cœurs.

Le Kaïmakam de Merzifoun ancien Commandant d'artillerie, renommé pour sa force athlétique et pour sa grande capacité de tireur qui lui valût le surnom bizarre de « chasseur de lièvres au canon » fit les honneurs de la place, à merveille, malgré la tristesse du temps.

Après l'armistice, les Anglais s'avancèrent jusqu'à Merzifoun ; mais comme l'occupation de la ville n'entrait dans aucune des clauses imposées par l'entente, ils durent, sur les instances du Commandant de la place

qui était alors le courageux Raafet Pacha, évaquer la ville.

Enfin il fallut quitter ce village historique de bonne heure le lendemain matin car la route à parcourir était longue. Après soixante kilomètres de marche on arriva enfin à Tchiroum à l'hôtel de l'Anatolie.

Ici on lut un communiqué officiel qui venait d'arriver; il était question d'une enquête faite concernant un officier grec qui, après avoir été fait prisonnier dans un village en flammes avouait ouvertement avoir reçu des ordres particuliers... de massacrer, piller et incendier tout ce qu'il rencontrerait sur sa route afin d'appauvrir à jamais la Turquie et la laisser inerte et meurtrie dans une misère désespérante pour qu'elle ne puisse plus se relever.

Etrange façon de civiliser les Barbares !... Combien la Croisade Moderne semble plus singulièrement sanguinaire que celle menée par Saint-Louis six siècles et demie auparavant !!!

On en était à ces pénibles réflexions quand des instruments à cordes vibrèrent soudain et des artistes émerites exécutèrent des mélodies où chantaient toute l'infinie douceur, et l'inexplicable langueur de cet Orient si méthodiquement persécuté. Les luttes et les souffrances, les amertumes et les sanglots de ces airs si passionnés, s'harmonisèrent avec l'indicible désolation de toute la population et de la profonde tristesse des délégués de la nation.

TROISIÈME LETTRE

En gare de Yakhchi-Khan
le 24 Avril

Jusqu'à Tchiroum la route poursuivie était admirable et parfaitement carrossable ; mais à partir de cette localité jusqu'à Soungourli où on arrive vers six heures du soir, après maintes fatigues, elle est inimaginablement mauvaise. Il fallut traverser quinze fois divers affluents du Kizil Irmak pour tâcher d'être à Soungourli en temps voulu. Le spectacle des trente deux voitures escortées, passant à gué les petites rivières était une chose unique à voir.

En quittant Tchiroum une rumeur étrange avait circulée parmi les délégués, et des mesures de prudence furent prises pour sauvegarder la délégation contre une soi-disant révolte des habitants de Soungourli qui, étant en presque totalité des Aléwites ou Chiites, nourissaient des projets hostiles paraît-il contre le Gouvernement et auraient eu la faiblesse de croire en certaines intrigues étrangères ; ils supposaient, assurait-on qu'aussitôt la paix conclue, tous ceux qui n'étaient pas des Sunnites seraient exterminés. Illusion enfantine de l'Occident qui escomptant l'ignorance averée de la foule Orientale ne tient en aucun cas compte de l'indissoluble lien qui existe entre toutes les sectes musulmanes ! C'est ainsi que deux heures avant

l'arrivée à la halte nocturne un groupe considérable de notables et de dignitaires de Soungourli et un grand nombre d'officiers vinrent inviter la délégation à un banquet offert par le Maire, le soir même. Le dîner à la municipalité fut particulièrement intéressent ; les dignitaires étaient indignés contre les Grecs ; ils racontèrent les détails de la persécution méthodique exécutée par l'ennemi. Ils profitèrent de l'occasion pour renouveler à Bekir Samy Bey leurs sentiments de profonde loyauté et de confiance sans bornes envers le Gouvernement qui luttait si courageusement pour sauver l'honneur national et ils ajoutèrent qu'à part les soldats de l'armée régulière qui se battaient actuellement sur le front, un nombre important

de jeunes volontaires étaient partis pour aider les autres à délivrer le sol sacré.

Le Président de la délégation fut supérieurement éloquent, et ce soir là, tout nuage et tout malentendu furent à jamais dissipés.

Le Commandant de la place, homme excessivement croyant, qui avait pris part à la sanglante bataille de Gaza sans perdre ni son sang froid ni sa Foi ardente en un avenir meilleur, était parmi les prisonniers qui, rentrant d'Egypte avait immédiatement repris du service actif.

Un peu avant l'offensive grecque s'étant mis à prier profondément il eut soudain une heureuse inspiration. Il fit réquisitionner immédiatement toutes les voitures et toutes les char-

rettes de l'endroit pour mettre son plan à exécution et il fit expédier sur le front sans demander la permission à ses supérieurs toutes les munitions dont il disposait, endossant seul cette grande responsabilité. La bataille d'In-Euni-Eskichehir battait son plein et les munitions du fervent Commandant arrivèrent à l'heure propice et elles eurent l'inéffable chance d'assurer l'issue de la contre-offensive desormais historique. Aprés son initiative victorieuse il reçut comme récompense, une lettre de félicitations de la part du Grand Chef.

Les évènements seuls, forment les hommes, et ceux-ci ne valent réellement que par leurs actes. L'épisode raconté ci-dessus prouve encore une fois ce fait incontestable. Mais combien

sont-ils à l'heure actuelle, qui peuvent se glorifier d'avoir pratiquement fait leur devoir et prétendre laisser durant leur fugitive existence, un sillage suffisamment lumineux pour marquer leur passage sur cette terre tourmentée ? ?

On quitta Soungourli de bonne heure le lendemain matin. La route était redevenue belle et les voitures suivirent durant six heures, tantôt le cours sinueux du majestueux Kizil Irmak, tantôt l'immense plaine environnante admirablement verdoyante et toute cultivée.

Bientôt on frôla le village de Kara-Bekir. Ce fut alors un enchantement, car la fameuse chaîne des immenses rochers rouges feu, surgissant au dessus des marais salants est un spec-

tacle que nulle part ailleurs on ne peut voir. Le regard ébloui se détache avec peine de ce tableau inattendu et flamboyant. La majesté fantastique et la couleur exceptionnelle de ce coin de terre hante l'esprit du voyageur, longtemps après qu'on l'a dépassé. On traversa ensuite un grand pont à demi démoli, passage assez perilleux pour un cortège d'une telle importance et on arriva vers le soir au petit centre Turkmen de Yagli.

Ce village qui garde toute la caractéristique de la race des guerriers asiatiques, descendants de ceux qui vinrent du fin fond de l'Altaï, est dépourvu de tout le confort le plus élémentaire. Ces intrépides lutteurs n'ont aucun besoin, et ils vivent à l'état

presque primitif. Mais combien ils aiment la nature!

Rien qu'à voir leurs simples maisonnettes entourées de ces jolis jardins si frais et si gais, si bien entretenus, où le parfum et l'ombre des arbres fruitiers enchantent et reposent ceux qui viennent demander un abri pour la nuit, on sent que ces infatigables nomades ont mis tout leur amour dans un petit carré de terrain fleuri.

A Yagli, où presque toute la jeunesse est partie au front, ce sont les femmes et les enfants et même les vieillards qui cultivent les champs et on a constaté que malgré les rigueurs d'une guerre implacable, la culture dans ces parages était du 50 % plus florissante et fructueuse cette année ci.

Les Turkmens accueillirent la délé-

gation d'une façon ,tout spéciale. Le plus viel habitant du village, ancien musicien de l'endroit, vint tambour en main, suivi d'un groupe de villageois, parmi lesquels se trouvait un joueur de flûte, se ranger en demi-cercle devant la maisonnette où était descendu le Président, et aussitôt le vieillard au tambour se mit à battre la mesure en inclinant un peu sa tête blanche, tandis que la flûte sauvage, d'un peu plus loin, lui repondait sur un rythme guerrier, où tressaillait tout la fougue de la race batailleuse. Et la danse entrainante, caracteristique commença.

C'était touchant et impressionnant de la part de ces pauvres gens qui, n'ayant rien à offrir, donnaient tout de même aux délégués de la Nation

le plus précieux temoignage de leur profond dévouement par cet acte d'hommage spontané.

Après la danse vibrante les villageois se dispersèrent tous et le propriétaire de la maison où logeait Bekir Samy Bey, qui était le doyen du village vint le plus simplement du monde s'éntretenir avec lui sur les affaires du pays. Il était au courant de toutes les questions intérieures et parlait avec un sérieux et une expérience étonnants ; il posait des questions au Président sur son voyage en Europe et sur le résultat obtenu avec une inimaginable compétence. Et le grand homme d'Etat assis au coin du divan à côté de ce campagnard patriote lui répondait et lui expliquait les complications diploma-

tiques de la situation actuelle avec une modestie que seule la démocratie musulmane peut inculquer aux vrais disciples du Prohète.

Pendant ce temps les délégués s'installèrent tant bien que mal dans diverses maisons, pour y passer la nuit, quelques uns d'entre eux couchèrent même à la belle étoile ! Le Président dormit par terre sur un matelas. Mais à la guerre comme à la guerre.

Le départ eut lieu le lendemain matin de bonne heure. Seul le doyen montant un magnifique cheval blanc accompagna martialement la voiture de Bekir Samy Bey en incarnant d'une façon superbe l'esprit de sa race. On côtoya tantôt le Kizil Irmak, tantôt une plaine grandiose et cultivée pour arriver à Yakhchi-Khan vers le soir.

Yakhchi-Khan est la première station de chemin de-fer qui mène à Angora. La gare, et le pont admirable en fer reliant les deux rives du fleuve sont l'œuvre des officiers de genie. On a travaillé à cette ligne durant la campagne dernière.

Les casernes ici, comme dans tous les points de l'Anatolie sont bondées de soldats. On y respire un air de force et de confiance qui remonte le moral des plus sceptiques. Le courage et la persevérance planent dans l'espace et l'on sent aisément, qu'on ne peut vaincre par les armes une nation toute entière qui est décidée à lutter jusqu'à la mort. En voyant ces belles troupes réorganisées qui se battent depuis dix ans, on ne peut que sourire en lisant les communi–

qués du Généralissime grec, qui à l'instar de César, déclare hautement « l'ennemi battu et vaincu partout, est poursuivi ». Où ???

L'Asie Mineure est vaste et au delà de ses frontières le champ est libre en Asie où tout un monde s'impatiente et n'attend qu'un signe pour se mettre en branle....

Pourquoi l'Europe ne veut elle comprendre qu'il y a une Magie plus puissante que sa force ?

. . . .

Il a été décidé de partir de Yakhchi-Khan à deux heures et demie du matin car le Grand Chef vient de téléphoner qu'il veut réunir les députés de la Grande Assemblée Nationale ainsi que les Ministres qui devront saluer, les délégués à la gare même

d'Angora, et pour cela le petit train spécial devra entrer en gare vers neuf heures et demie du matin.

En attendant l'heure matinal du départ, on écrit, on lit les journaux et on écoute les détails et les récits inconnus jusqu'à présent de la victoire d'In-Euni-Eskichehir.

Demain on sera à Angora la Sainte que Dieu soit loué.



L'arrivée à Angora. H. Zadé et le Colonel Edib Bey

QUATRIEME LETTRE.

Angora la Sainte le 26 avril.

Enfin Angora, la Cité vénérée!

L'arrivée eut lieu hier matin vers dix heures et demie.

Il faisait un temps radieux et le sourire du printemps Asiatique versait sa magie sur toutes choses et inondait la nature d'une lumière éclatante.

Le train s'arrêta sur la dernière voie, à une centaine de mètres en dehors de la gare, afin que la délégation puisse immédiatement prendre contact avec le peuple venu exprès pour la saluer: il se trouvait massé

sur la grand'rue qui longe la voie ferrée.

Le Président attendait debout à la portière du wagon, tandis que les délégués se tenaient un peu en arrière. A peine le train stoppa-t-il que Bekir Samy Bèy en descendit vivement et alors on vit venir vers lui l'homme à l'esprit si transcendant qui, depuis deux années et demie sut tenir en ses mains, les destinées du Monde Musulman.

De taille moyenne, mince, blond, Moustapha Kémal Pacha possède une paire d'yeux bleus vifs au regard scrutateur et perçant, un front intelligent que surmonte un grand kalpak noir très caractéristique fendu en largeur. Vêtu d'un costume de montagne gris foncé particulièrement sobre

et élégant, il tenait en main des gants de même nuance ainsi qu'une petite canne de jonc.

Il s'avança d'un pas ferme et donna une accolade amicale au Président de la délégation qui, courbant sa haute taille embrassa cordialement Celui en qui tous avaient mis leur espoir.

Après lui les Ministres, les officiers, les députés, les notables et les dignitaires d'Angora vinrent saluer les émissaires de paix.

Malgré leurs manières accueillantes et leur paroles si aimables de bienvenue, ils avaient le regard dur, ces habitants d'Angora, et l'empreinte des nuits de travail, se voyait sur leurs visages fatigués par toutes les luttes passées.

Ils formaient là, un groupe bien intéressant d'êtres qui étaient résolus à faire leur devoir aussi âpre et terrible fut-il. Moustapha Kémal Pacha saluait maintenant les délégués qui étaient choisis parmi la fine fleur de la Nation : politiciens, législateurs, financiers, officiers, journalistes, secrétaires, enfin tous ceux qui, à l'étranger incarnaient individuellement une parcelle de la Patrie aimée s'avencèrent respectueusement à tour de rôle.

C'était un spectacle bien émouvant que cette rencontre à la gare d'Angora, après les périls courus et les difficultés surmontées au cours des dernières semaines. Le cœur se serrait à voir l'effusion de ces êtres qui avaient pu croire — vu les implacables évènements qui s'étaient déroulés —

qu'ils ne se retrouveraient, qu'après une absence illimitée! Et ces hommes fiers, conscients de la grandeur de leur tâche, châtiés sans trêve à cause de leur esprit d'indépendance et qui se battaient pour tout l'ensemble de l'Islam regardaient les nouveaux venus avec un oeil interrogateur.

La réception dura quelques minutes, après quoi, le Grand Chef, prenant Bekir Samy Bey à sa droite et Fewzi Pacha à sa gauche, longea la voie ferrée pour arriver à sa gentille petite Villa située sur la grand'rue, non loin de la gare. Les Ministres, les députés, et les délégués, tous, le suivaient en groupes.

Après avoir dépassé quelques maisons ainsi qu'un petit hôtel d'aspect absolument moderne. on se trouva

devant une Villa entourée d'une cour bien entretenue et à l'entrée de laquelle des soldats Lazes montaient admirablement la garde.

Avant de franchir la porte principale Moustapha Kemal Pacha salua le monde qui marchait derrière lui à l'exception des Ministres, du Président et de H. Zadé qui, passant par la cour, entrèrent dans la demeure du Grand Chef. Sur son passage les Lazes portèrent armes. Ils étaient de magnifiques gaillards, au teint bronzé, aux bras vigoureux et à la discipline impeccable. Grands, bien pris dans leur pittoresque costume de laine noire brodée, retenu à la taille par une ceinture en argent mat à franges ; ils avaient l'air orgueilleux et farouche sous l'ombre de leur

incomparable turban noir à bordure or d'où descendait un pan surchargé de broderies spéciales.

Le Grand Chef monta tout droit au premier étage où se trouve à gauche le salon de réception. Tout ici dénote l'ésprit national. Les meubles, les tapis, les rideaux et jusqu'aux moindres détails, les objets et les menus biblots, même sont de couleur locale: travaux du pays, souvenirs offerts et exécutés en Anatolie durant les années de péril.

Le regard s'arrête un instant sur le tapis de la table du milieu; car on y voit brodé le fameux verset, adopté comme devise sacrée depuis le commencement de l'impitoyable campagne: « La victoire vient de Dieu et prochaine est sa venue ».

Prés des meubles bouton d'or foncé se dressent de petits guéridons en bois ciselé ou en marbre vert, pierre symbolique des « Bektachi », sur lesquels des cendriers, des boites à cigarettes et des porte-allumettes provenant des industries anatoliennes sont autant de pièces artistiques.

Au dessus du grand canapé de droite sur lequel ont pris places Bekir Samy Bey et un Ministre un tableau allégorique est suspendu. Un fond de satin blanc encadre deux sabres en croix dont l'un est brisé; au milieu de la broderie noire que souligne les deux armes, une strophe est écrite qui signifie que « toujours l'épée de la justice brise l'épée de l'injustice ».

La conquête illusoire du Droit à la

vie d'une nation condamné à périr par le feu et par le fer...

Et devant ce tableau aux deux nuances harmonieuses, qui incarne l'idée de l'Indépendance, on songe à l'arrêt irrévoquable de mort, prononcée par l'Europe quelques semaines auparavent, car entre l'Islamisme et l'Hellade il n'y avait pas d'hésitation possible !...

Moustapha Kémal Pacha causait maintenant et distribuait à tous — chose étonnante — des cigarettes Egyptiennes d'une qualité supérieure. Après le service du café la conversation devint générale ; ou parla du long voyage accompli, de l'accueil en Europe, du retour sur le sol sacré de l'enthousiasme de la population qui réclamait ses droits séculaires.

Le Grand Chef tantôt écoutait, tantôt répondait « Oui, après avoir peiné, lutté, prèché la vérité, la nation entière a compris enfin qu'on voulait l'étouffer et pendant le déclanchement de l'offensive grecque, tout le peuple comme un seul homme s'est rué au combat ».

Après les compliments d'usage les Ministres se retirèrent; seuls Bekir Samy Bey et le convive de Moustapha Kemal Pacha: H. Zadé restèrent avec lui au salon (1).

. . . .

. . . .

(1) Me croyant suffisemment autorisée je reproduis ici certaines bribes de cette conversation à trois qui, certainement ne sera d'aucun intérêt historique pour mes lecteurs mais qui assurément mettra un peu plus en lumière la figure de l'homme supérieur, si mal connu en Occident.



Le Grand Chef entouré de quelques officiers et Aides de Camp
après la victoire d'In-Eunu

« Malgré votre fatigue je vous retiens à déjeuner, dit le Grand Chef, mais n'ayez crainte c'est moi qui parlerai aujourd'hui... J'ai pensé à vous et je me suis imaginé votre étonnement lors du recul stratégique de l'armée, avant In-Euni », et il ajouta en riant, « c'est pourquoi je vous ai envoyé une dépêche afin de vous rassurer ».

« Nous n'avons rien reçu » dit Bekir Samy Bey « sauf la dépêche annonçant la victoire d'Eskichehir ; mais vraiment notre émotion fut profonde, car nous ne comprenions rien à ces opérations qui nous semblaient mystérieuses. Notre confiance en notre armée n'a jamais diminuée mais après les pourparlers de la Conférence de Londres, où nos adversaires mêmes

appréciaient ouvertement la valeur de nos héroïques soldats, les nouvelles de la première retraite nous laissaient consternés ».

Le Grand Chef sourit avec amertume. « Au moment où l'Europe nous faisait des propositions de paix », dit-il, elle laissait déclencher l'offensive grecque. Que serions nous devenus si nous nous étions laissés leurrer par ses promesses trompeuses? Quelle déduction tirer de la perfidie de certains figurants de la fameuse Conférence de Londres qui a été pour nous une inoubliable leçon d'histoire? ».

Et après cela le Grand Chef se mit en devoir d'expliquer minutieusement tous les détails des opérations, et raconta avec une précision extraordi-

naire les différentes phases de la bataille.

Il avait changé d'aspect ; ce n'était plus l'hôte accueillant et plein d'entrain qui parlait, mais bien le Général qui prouve par des faits, ce que ses soldats ont accompli, comment l'ennemi a été obligé d'attaquer au point exact qu'il avait désigné et selon son plan à lui ; de quelle façon aveugle les Grecs s'avançaient, marchant sans but, confiants en leur supériorité numérique et se vantant de leur fantastique matériel de guerre etc., etc., etc.

« Chaque homme », ajouta Moustapha Kemal Pacha a pleinement et magnifiquement fait son devoir ; les ordres reçus ont été automatiquement

exécutés, les jeunes officiers ont été splendides de courage; l'Artillerie a fait des miracles. A propos de cela un commandant d'une batterie, voyant que l'ennemi employait avec succès des obusiers, concentra son feu sur ces obusiers; après la bataille il fut découvert que les deux tiers de ces bouches à feu étaient presque démolies. L'ennemi même a fait là-dessus un aveu qui est à son honneur.

Quant à la cavalerie elle poursuivait sans répit les Grecs, qui étaient si fortement harcelés, qu'ils ne purent massacrer et incendier qu'après que la cavalerie reçut l'ordre de cesser la poursuite. C'est dès ce moment là, que les maisons furent inondées de pétrole et mises ensuite à feu ».

Et l'épouvantable série des horreurs

sans nom revenait sur le tapis. « Mais » dit le Grand Chef « s'il y a une autre, une nouvelle offensive, j'ai foi en Dieu et confiance en mes hommes, nous les battrons encore selon un plan déjà élaboré » (1).

A une heure on descendit au rez-de-chaussée où se trouve la salle à manger: pièce éminemment turque.

Une table de douze couverts était dressée; l'exquis repas était servi par une ordonnance tout à fait stylée.

---

(1) Mais l'homme propose et Dieu dispose ! et devant la supériorité toujours plus écrasante d'un ennemi si riche en munitions, qui a libre passage dans les Dardanelles et qui, devant l'Escadre de l'Entente traversant le Bosphore débarque des troupes même sur le littoral de la Mer Noire, un ennemi encouragé et possédant en plus du formidable matériel de guerre y compris quantité d'avions une force morale sans borne,... la Turquie meurtrie, endolorie, arrêtée dans son élan momentanément peut être en butte à des amertumes qu'aucune nation au monde n'a connue jusqu'à présent.

La conversation devint générale et roula spécialement sur les voies ferrées construites durant la guerre et sur le progrès des industries nationales.

Après le déjeuner on remonta au salon bouton d'or prendre le café ; quelques instants plus tard on prit congé du Grand Chef qui dit « allez vous reposer et au plaisir de vous revoir demain ».

Son auto qui attendait devant la porte fut mis à la disposition des deux invités. Un chauffeur militaire conduisit la voiture ; sur le siège auprès de lui un soldat était assis, immobile.

L'automobile traversant la grande rue se dirigea vers la demeure qui avait été préparée pour le Président

de la délégation; elle se trouvait dans l'ancienne Ville d'Angora.

Une foule de gens de toutes les catégories venus un peu de partout, l'attendait là. Et malgré l'indicibile fatigue, on ne put se reposer que longtemps après minuit, quand chacun était reparti emportant avec lui quelques impressions indéfinies et vagues du voyage si tourmenté dans la lointaine Europe.

CINQUIÈME LETTRE

Angora le 28 avril.

Le moment n'est pas encore venu de faire les révélations nécessaires sur la guerre en Asie-Mineure; cela sera pour plus tard. La campagne poursuit son cours tragique. C'est pourquoi il est impossible, à l'heure actuelle de faire l'historique du mouvement national.

La lutte continue âpre, sanguinaire, et stoïque; unique dans son genre.

Jamais aucune nation européenne n'a surpasseé la grandeur héroïque de cette race qui ne demande aucune aide étrangère, et qui se bat quand-même pour vivre.

Privée de tout à cause du blocus, elle subit les sacrifices les plus inouis sans cesser pour cela de défendre son sol sacré.

L'endurance magnifique de ce peuple si doux tient vraiment du miracle.

Pauvre Orient lumineux, enchanteur et rêveur, que l'Europe intellectuelle aimait à vanter jadis !

« Mais où sont les neiges d'antan ? » c'est bien le cas de le demander, car la voix des chantres d'autrefois s'est tue, et la sympathie prodiguée alors, s'est lassée et s'est cassée sans laisser de souvenir de cette époque d'attachement réciproque.

Le lien était donc si fragile ?

N'est-il pas dit que l'abîme sans cesse appelle l'abîme ? Cet éloignement

et ce désintéressement ne le creuse-t-il pas davantage et toujours plus profondément afin de le rendre un jour infranchissable ?

L'humanité n'a-t-elle pas été suffisemment ensanglantée durant la Grande Guerre ?

Justice, droit, paix, ce sont véritablement des mots creux.... puisque un fait incontestable existe encore et c'est : la guerre d'Anatolie.

Et à Angora, plus que nulle part ailleurs on médite et on raisonne, on pense et on se plonge dans des réflexions sans fin, tandis qu'on voit déferler les troupes, qui, depuis de longues années n'ont pu mettre bas les armes. . . . .

. . . .

Décrire la vie et la carrière de

l' Homme qui a donné son nom à l'œuvre accomplie depuis l'Armistice et qui a insufflé son âme dans cette Anatolie où il fut relégué par le faible gouvernement d'alors, aprés l'occupation de Constantinople par les forces Alliées, c'est jeter un regard rétrospectif sur l'Image de la Turquie pantelante de cette malheureuse époque et la comparer avec Celle qui lutte aujourd'hui si glorieusement afin de pouvoir vivre en paix...

Habitant au cœur même de l'Asie-Mineure, coupé de toutes communications, enveloppé de mystére, subissant les critiques et les attaques des Grandes Puissances Occidentales, sans aide et sans soutien, Moustapha Kémal Pacha travaille avec une ardeur indomptable à réaliser le plan grandiose de la dé-

livrance nationale. Pareil à Guillaume le Taciturne il a l'esprit concentré et tout l'Idéal de sa vie peut contenir dans ces quatre mots : « lutter et espérer, entreprendre et persévérer ».

Comme le Prince d'Orange il parle peu et quand il parle sa parole est brève, tranchante comme l'épée. Sa voix habituée au commandement, est impérieuse. Il ne se livre à personne et jamais on ne l'a entendu se vanter d'une action d'éclat.

Excessivement laborieux, il étudie personnellement et très minutieusement les pièces et les documents qui sont soumis à son examen. S'interessant à tout, étant au courant des questions orientales et possédant une vue d'ensemble sur les affaires occidentales, il étonne ceux qui l'appro-

chent par la justesse de ses remarques. Moustapha Kémal Pacha observe continuellement l'humanité comme il scrute l'horizon nuageux de son pays.

Quand le soleil va-t-il se lever enfin et inonder de sa lumière encore une fois la majestueuse beauté de cette Asie-Mineure qui nous est si chère à tous ? Et à Angora, le Grand Chef travaille pour que les habitants d'Anatolie ne soient pas trop privés des rayons qui parfois s'infiltrent à travers la brume permanente du ciel.

. . . .

Moustapha Kémal Pacha eut une éducation purement militaire et il fit ses études supérieures à l'école de Guerre de Constantinople. Doué d'une grande intelligence il sut profiter dès son jeune âge, des leçons et des expé-

riences de la vie et il se traça une ligne de conduite qu'il suivit invariablement.

Les déceptions et les amertumes passagères tout en laissant une empreinte sur son être, trempèrent néanmoins son âme et formèrent son caractère. Il devint alors un disséqueur de la nature humaine et fut le spectateur désintéressé des intrigues inimaginables de cette époque lamentable. Sans broncher, il sut écouter les cris de détresse de la nation étouffée, et il vit à quoi mènerait l'absolutisme d'un chef qui tient en ses mains, les rênes du pouvoir et ne veut pas libérer son peuple d'un régime despotique et moyenâgeux.

Et comme chaque chose arrive à son heure il fut témoin de la chute

inévitable, fatale, du Souverain qui était le plus puissant de son époque : Abdul-Hamid Khan.

Cet évènement saisissant le fit méditer, et il en tira deux déductions :

Premièrement, qu'un Prince fut-il un Caliph renommé devant qui tout ploie, ne peut pas résister à la longue, au soufle national qui soulève son pays, et qu'il succombra à la fin devant l'impopularité dont il est l'objet.

Deuxièmement, qu'une révolution bien menée, et intelligemment préparée peut avoir lieu sans effusion de sang.

Et le Grand Chef songea ; c'était de profondes leçons. Il ne donna alors sa confiance qu'à de rares personnes, et celles là étaient des êtres qu'il connaissait à fond. Il se renferma en lui-même plus que jamais.

Moustapha Kémal Pacha se batta vaillamment en Tripolitaine; le désert lui fournit des occasions de manifester son endurance.

Il connut là, de dures privations et apprit à se courber devant les exigeances et les sacrifices de toutes sortes. Mais malgré cela il avançait lentement dans la carrière militaire. D'autres camarades plus heureux étaient comblés de gloire et éclipsaient la personnalité du jeune officier réservé. Durant la grande guerre il se trouva sur divers fronts, sans qu'on parla particulièrement de lui. Enfin il fut appelé aux Dardanelles et c'est là, que Liman Von Sanders, le choisit parmi tant d'autres Commandants pour sauver la situation en péril. La défense était héroïque surhumaine,

mais les soldats harcelés, fatigués épuisés par le bombardement infernal, étaient à bout de résistance. Par terre, par mer, la menace venait de partout sans discontinuer, et affolait les braves défenseurs.

On raconte que la bataille fut gagnée d'une façon miraculeuse: Moustapha Kémal Pacha sous une pluie de mitraille qui tombait de tous côtés, harangua ses hommes: « Soldats, dit-il, je vois que l'ennemi est hors d'haleine, déjà il plie et va se retirer, avant sa retraite, élancez-vous, fondez sur lui et vengez vos nobles camarades ensevelis sous cette terre sacrée ».

Et alors à la tête d'une poignée de héros il s'avança avec une telle fougue sur l'ennemi, que les autres s'enthousiasmant se joignirent à lui et déci-

dèrent ainsi du sort de la bataille, car avec une opiniatreté sans pareille ils résistèrent au bombardement, jusqu'à ce que les quelques canons de gros calibre qui venaient d'arriver ouvrirent le feu et c'est peu après cela, que l'ennemi dût évaquer la presqu'île de Gallipoli.

Mais malgré son action d'éclat et l'issue de la bataille, d'autres que lui profitèrent des fruits, de cette mémorable victoire et il fut envoyé sur un autre front chancelant, d'où il dût par la force des choses, se retirer avec une profonde amertume. Il s'était cependant mis d'accord avec Raafet Pacha qui était à Gaza alors, pour demander à maintes reprises des renforts. Mais ce fut en vain. Car la Turquie lancée dans une guerre mal-

heureuse et inutile avait presque toutes ses forces bien en dehors de son territoire. Les troupes dispersées un peu partout, en Galicie, en Italie et au Caucase, étaient insuffisantes à défendre l'intérieur du pays. Les catastrophes lamentables se suivirent où les plus vaillants sombrèrent dans les neiges, loin de tous secours. Sary-Kamish restera à jamais dans la mémoire des hommes comme un de ces malheurs nationaux (1).

---

(1) Le récit que fit un Commandant d'une division de l'Armée du Caucase le Colonel Edib Bey sur l'un des plus petits épisodes de cet affreux cauchemar est digne d'être narré : cela tient du drame. Un régiment passait, retournait au village pour se reposer. Transis, affamés les hommes se trainaient sur la neige les uniformes râpés et sans chaussures, épouvantables à voir. Le Colonel alla au devant d'eux : « Bonjour camarades, dit-il ; bonjour, répondirent-ils ». « Dites-moi si rien ne vous manque et si vous avez besoin de quoique cela soit ». « Rien merci » fut la réponse Alors prenant son

Et c'est ainsi que les forces ne purent être concentrées au grand désespoir de Moustapha Kémal Pacha qui ne partageait pas les vues des dirigeants d'alors et avait son plan d'action tout personnel.

Pour comble de malheur étant à Constantinople durant l'Armistice il vit la capitale Islamique qu'il avait sauvée lors de la défense des Détroits, en proie à toutes les horreurs.

C'était la première fois que le siége

---

courage à deux mains le Colonel leur cria « Bonne chance, que Dieu vous aide ». Et en échange une clameur s'éleva venant de toutes ces poitrines grelottantes « Vive la Patrie ».

Le Colonel se retourna vivement pour que ces êtres de grandeur ne vissent pas ses larmes : « Et plus tard il dit: si j'avais eu le malheur de demander à un régiment européen une pareille question, l'un des soldats aurait sûrement tiré sur moi, car ces pauvres êtres avaient besoin de tout, et moi je leur demandais si rien ne leur manquait ? »

du Caliphat était occupé ; jamais Constantinople avant ce jour n'avait connu le joug étranger; et devant cette impardonnable offense faite à l'Islam tout entier, il se cabra et son indignation ne connut plus de bornes.

On crut sans doute nécessaire de viser la Turquie droit au cœur, car Constantinople était le mandataire de l'Islam... l'éclat du croissant avait donc besoin d'être terni puisque la croix à Berlin ayant déclanchée la guerre, eut moins de souffrances et de pression à subir (1)...

(1) Il ne s'agit pas ici de fanatisme, car c'est un état d'âme inconnu chez les disciples du Prophète et inexistant dans l'Orient Musulman. Cette assertion peut être prouvée par des nombreuses preuves à l'appui.

Après la neuvième Croisade proclamée en 1912 lors de la guerre Balkanique on avait cru que le différend du Croissant et de la Croix était défini

Général valeureux, défenseur admirable des Dardanelles ayant combattu durant toute la guerre, Moustapha Kémal Pacha fut considéré suspect sans que toutefois on ait eu le courage ni de le déporter (1) ni de l'ar-

tivement aplani. Mais il semble que non, puisque, pendant l'investissement de la Palestine c'est une question qui est revenue à l'ordre du jour, et que maintenant « le champion de la civilisation occidentale » à l'instar de Richard-Cœur-de-lion, lance de son quartier-général de Cordélio une déclaration dans laquelle il assure le monde entier, que la campagne d'Asie-Mineure peut être considérée comme la dernière Croisade.

Alors la dixième?

On n'aurait jamais pensé à entamer ce sujet si l'Occident n'avait commencé à attaquer l'Orient dans certains de ses journaux, notamment dans le « Figaro », où M. Denys Cochin de l'Académie Française se fait le porte-voix des Croisés Modernes, en oubliant totalement, que si la France est si réellement aimée en Orient, c'est encore grâce à la Turquie.

(1) Car après l'Armistice, certains membres du Cabinet, des Généraux, des Deputés, des Poètes ont été déportés à Malte.

rêter, car cet officier loyal n'appartenait à aucun parti politique, il n'avait d'autre visée que son devoir.

C'est alors qu'il fut jugé dangereux et envoyé comme Inspecteur Général de l'armée en Asie-Mineure.

Il ne démandait pas mieux ; son heure venait de sonner, car du fond même de sa douleur profonde il allait puiser la force nécessaire pour sauver sa nation...

Sa tâche a été immense... mais il lui faut lutter encore.

Et maintenant il est là, assis dans le bureau si simple d'aspect de la petite maison de ville. Sur les meubles en cuir on retrouve le même cachet local car cette table, ces fauteuils et ces chaises, c'est le travail des ouvriers d'Angora.

Aux murs des cartes de toutes les régions d'Asie, et de magnifiques armes de toutes les races musulmanes ; pistolets ciselés, sabres richement incrustés, cartouchières, ceintures admirables, poignards turcs à manche rare, souvenirs des Circassiens, des Kurdes, des Lazes, trophées de guerre objets divers mis en faisceau, et au dessus de son bureau, dans le coin gauche, très en vedette, deux armes qui resplendissent, au mur. Un poignard joliment travaillé et un revolver (1) incrusté d'or. Ce sont les armes que l'Armée reconnaissante offrit à son Chef pour les services rendus à la Sainte Cause et à la Patrie bien-aimée.

---

(1) Ce revolver qui est une pure merveille, a été offert à H. Zadé par le Grand Chef en souvenir de sa visite à Angora.

Et après avoir embrassé en un coup d'œil circulaire, cette pièce si personnelle où palpitent les espoirs, les rêves les aspirations si légitimes du jeune héros, on le regarde lui, encore une fois attentivement, et il semble qu'on l'entend qui dit: « Le monde entier va voir ce que nous allons faire ; une nation qui a été créé par les armes, peut elle renoncer à ses droits et se décider à mourir par les armes étrangères? ».

Sûrement on entendra parler encore de lui : car tandisque le charme du printemps vibre dans l'air matinal et emplit le bureau d'un rayonnement si intense, le regard du Grand Chef a jailli soudain, et son éclat fulgurant perçant les murs et sondant au délà l'espace, a brillé comme la lame d'une épée tranchante.

SIXIÈME LETTRE.

Angora le 1.er mai.

Angora est bâtie sur une éminence. La ville construite en largeur domine une vallée verdoyante, arrosée par un clair ruisseau. Des petites maisons, en style turc, vieillies par la rigueur des saisons, apparaissent accueillantes et étranges dans l'enchevêtrement des rues étroites. Ça et là, émergent les vestiges de l'ancienne Ancyre ; arcs démolis, piliers chancelants, ruines d'une autre époque Angora est marquée par l'empreinte du temps.

La grand'rue qui traverse toute la

ville et la sépare en deux est l'artère principale qui mène au Parlement, aux Ministères et aux principaux batiments des administrations de l'Etat. Elle est bordée de magasins et de boutiques de toutes sortes où s'étale la marchandise du pays. C'est là aussi que se trouve le fameux marché hétéroclite où l'on peut voir tous les spécimens de l'industrie anatolienne ainsi que des fourrures précieuses, des peaux de valeur et des tapis aux couleurs harmonieuses provenant de Kaïserié et de Bordour.

En face du Parlement se trouve le jardin de la Municipalité qui garde, malgré son abandon dû à la guerre, toute sa beauté reposante de jadis. C'est un lieu de rendez-vous pour tous, car au milieu du triangle fleuri,

un élégant café-restaurant se dresse, avec autour, de gracieux petits kiosques. L'alcool étant absolûment défendu dans toute l'Anatolie on ne sert que des rafraîchissements et de l'excellent thé en été comme en hiver. L'interdiction est très sévère.

Des grands Khans hospitaliers, des restaurants à profusion et en dehors de la ville des hopitaux admirablement organisés où le service des infirmières est fait par les dames de la Société.

Autrefois la ville était suffisemment grande pour contenir tout le monde, mais depuis qu'un incendie effroyable a dévoré tout un quartier d'Angora et surtout depuis que le siége du gouvernement se trouve être là, il y a une crise de logement, difficile à ima-

giner. L'encombrement est inoui ; et même les voyageurs de marque trouvent avec grand'peine une chambre habitable.

Un va et vient de personnalités, d'officiers, de commerçants, de campagnards, et chacun vaquant à ses propres affaires sans s'occuper de la chose publique qui est confiée au conseil suprême et à l'Assemblée Nationale.

A cause de la population et du surplus des habitants, la vie est plus chère à Angora que dans n'importe quelle autre ville d'Asie-Mineure. Rien n'y manque d'ailleurs. Elle est même éclairée à l'electricité et possède aussi deux grandes imprimeries où s'impriment les deux organes officieux : le Hakimiet-i Millié et le Yéni-Gune.

On peut voir dans le quartier in-

cendié, le plan déjà tracé, où les rues symétriques ; les maisons homogènes entourées de carrés uniformes, indiquent tout un nouveau système de construction en vue.

Les habitants sont en presque totalité des musulmans. Il y a peu de Juifs, d'Arméniens et de Roums à Angora. Un ordre parfait y règne ; la discipline est très strict ; on entend durant toute la nuit des patrouilles qui circulent partout.

Aucun étranger, même déguisé ne peut ni entrer ni sortir de la ville sans que la police soit immédiatement avisée.

Malgré le travail incessant de toutes les classes de la Société on peut voir, installés à certains cafés de la ville, des citoyens qui, comme autrefois fu-

ment tranquillement leurs narguilés (1) multicolores en rêvant délicieusement.

Il y a plusieurs écoles importantes à Angora, mais l'Ecole de Guerre n'a été formée que depuis la dernière campagne et quand les cadets officiers de l'Armeé de terre et de l'Armée de mer, s'enfuyant en masse de Constantinople et désertant leurs foyers, après l'Armistice, sont arrivés soit à pied, soit en voiture, chacun selon ses moyens jusqu'à Angora, où ils furent accueillis à bras ouverts. Et alors une école fut fondée où des officiers de haute valeur commencèrent à instruire cette élite de superbes héros de la Patrie.

---

(1) Detail curieux : en apportant le narguilé on offre en même temps, maintenant, un bol d'eau bouillante pour le désinfecter.

L'exode de cette jeunesse ardente vers le Foyer où palpite l'âme nationale, est un trait trop caractéristique pour qu'on le passe sous silence.

. . . .

Sur les collines environnantes, des multitudes de petites tentes blanches admirablement dressées abritent les soldats.

Partout un soin méticuleux de l'hygiène. A droite et à gauche de la vallée, des maisons de campagne ; de gracieuses villas pour l'été, entourées d'immenses jardins calmes et exquis où l'on va respirer la fraîcheur et se reposer à l'ombre des arbres fruitiers . . . .

Dans la plaine, un noveau plan de villes et le tracé impeccable et sy-

métrique de grands boulevards, de quartiers modernes, executé par les ingénieurs et les officiers de génie ; la ligne de chemin-de-fer Angora-Sivas est due aussi à leur science et aux efforts des soldats, qui y travaillèrent durant la grande guerre. Cette ligne n'est pas encore terminée.

Une bonne volonté sans précédent, une persévérance remarquable et une envie de combattre, de travailler et d'arriver au but suprême, voilà ce que l'on constate chez tous, et à chaque pas....

Malgré ce qui se dit et s'écrit en Europe, il n'y a pas trace d'étrangers en Asie-Mineure. Aucune inspiration occidentale ne vient consolider le Front par des moyens ingénieux; aucune aide financière ne parvient en

Anatolie pour verser un peu de beaume sur les blessures non cicatrisées et qui saignent depuis si lontemps.... rien, rien d'encourageant, ni d'amical n'arrive d'outre-mer, excepté les canons, les avions, les autos, les camions et tout le matériel de guerre qui renforcent le camp ennemi — pas un brin de sympathie, pas l'ombre de sollicitude, aucune pitié réélle pour les Turcs. C'est la lutte sans merci implacable, inexorable.... — Durant les hivers rigoureux et pendant les chaleurs suffocantes, aucune main ne se tend vers ceux qui, bravement font leur devoir, ayant affreusement froid, et souffrant de l'été si cruellement. Pas un être charitable de ceux qui jadis aimaient la Turquie n'ose secourir ces héros

sans nom, qui, humblement, tombent au champ d'honneur, sans qu'un hommage même rétrospectif vient calmer les tourments de leur âme, au delà de la tombe ! Et par milliers, ils s'en vont ainsi .... sans murmure, et sans plainte ! Qui donc connait leur lamentable histoire ?

« La nation est en péril ? Nous sommes là, Vive la nation ! » Voilà le soldat anatolien ! Oh l'inflexible conspiration du silence ! . . . . . .

. . . .

L'Assemblé Nationale se réunit parfois quatre fois par semaine ; entretemps il y a des séances spéciales où les questions urgentes sont discutées. L'Asie-Mineure divisée en soixante cinq gouvernorats est plus prospère que jadis, car le systéme des vilayets

qui sont d'une étendue immense rendait l'administration très difficile. Chaque Gouverneur maintenant est secondé d'une commission de techniciens qui travaillent sérieusement et qui doivent rendre compte au Gouvernement Central d'Angora de tout ce qu'ils font.

Les anciens fonctionnaires de l'Empire, gouverneurs et inspecteurs vinrent offrir leurs services au Gouvernement qui leur donna des fonctions, selon leur capacité personnelle.

Un jour, pendant une réunion de l'Assemblé Générale, on entendit le bourdonnement d'un aéroplane qui survolant la ville, vint planer sur le Parlement et lança des feuillets adressés à la nation, on y lut le salut du propriétaire qui offrait avec ses vœux

de succès, son second avion, à la patrie. C'était le présent d'un Commerçant de Samsoun. L'officier et le mécanicien qui le montaient furent ovationnés.

On voit journellement des actes d'initiative personnelle qui sont infiniment touchants.

Mais ce ne sont malheureusement que des gouttes d'eau qui ne peuvent étancher la soif de tout un peuple...

Ah comme on y pense et combien on médite sur l'égoïsme des humains, pendant qu'on est ici.....

Durant les heures brèves et tranquilles de la nuit, quand la ville s'assoupit momentanément, il y a une vérité qu'on se repète, bien en silence et tout bas: Si chaque Musulman influent et capable faisait en ces temps

troublés autant de bien que son humble frère inconnu, il y aurait assurément plus de remèdes pour secourir les pauvres blessés, plus de demeures pour abriter les veuves incalculables et les orphelins de guerre, souffriraient moins de l'inimaginable détresse de la patrie endolorie....

Pour la première fois dans l'histoire du Monde Islamique on a vu que les petits de tous les pays donnaient des leçons de valeur civique et de ferveur religieuse aux grands de toutes les Nations.

Mais :

« Que les ignorants apprennent que ceux qui savent aiment à se ressouvenir » (1).

---

(1) Président Hainault.

Et il semble en effet que tous ceux qui ont souffert si cruellement, n'oublieront plus desormais les misères passées car la coupe d'amertume déborde . . . .

. . . .

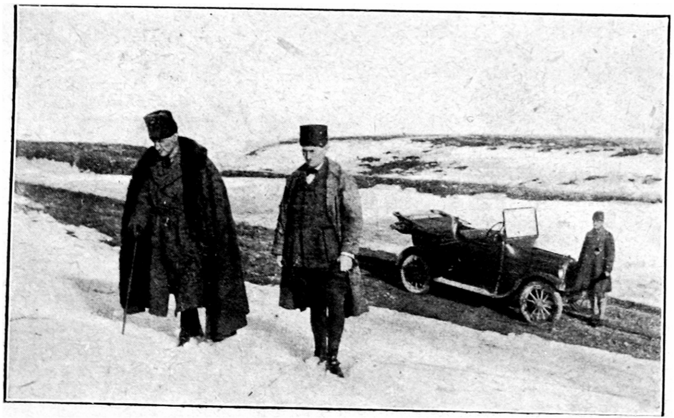
A l'heure crépusculaire les habitants de la cité héroïque montent hâtivement, pendant quelques moments sur les hauteurs environnantes. Dans la douceur du soir qui tombe, ils tâchent d'oublier la perpétuelle agitation d'Angora la Sainte !

Ils n'ont pas le loisir de se promener là-bas, sous les jolis peupliers qui bordent le transparent ruisseau de la plaine où les groupes nombreux des tortues renommées longent paisiblement la berge verdoyante.

Le temps presse, on doit agir, tra-

vailler sans répit, car c'est ici, que les artisans de l'œuvre de paix doivent créer l'Avenir de tout l'Orient Musulman.

پرنسس فدریه حضرتنه
توركيا خاطراتى
انقره
۱۲/٥/۹۲۱



Le Grand Chef après une tournée d'inspection

SEPTIÈME LETTRE

Angora le 4 Mai.

Il y a trois jours que le Grand Chef est parti pour le front où il doit se rencontrer avec Ismet Pacha et Raafet Pacha pour trancher la question de l'unité de Commandement.

Son joli train spécial quitta Angora à minuit ; un groupe d'officier d'Etat-Major l'accompagnait, car il devait profiter de cette visite pour inspecter les lignes qui étaient exposées au feu ennemi. L'accalmie qui avait succédée à la défaite grecque semblait interrompue. On parlait de nouveau. de certaines escarmouches qui avaient eu

lieu, et ceci détermina la décision qui fut prise, après un examen sérieux de la situation, qu'il fallait absolument qu'il n'y eût plus quu'un Commendement supérieur. Question délicate problème difficile à résoudre car les deux chefs étaient des Généraux de valeur.

Le train qui emportait Moustapha Kémal Pacha vers Eskichehir était chauffé par du bois. La lourde locomotive allemande en consumait tellement de ce combustible précieux. Les quelques mines de charbon trouvées à l'interieur du pays étaient cependant bien exploitées, mais celles-ci ne suffisaient pas à faire fonctionner les fabriques (1) de munitions,

---

(1) Les endroits où se trouvent ces fabriques sont encore inconnus du public.

les usines, les machines et aussi tous les trains.

Alors on commença à décimer les forêts, à abattre les chers grands arbres séculaires, à faire sauter à la dynamite les troncs plusieurs fois centenaires. C'est pourquoi l'on distingue à l'approche des bois et des gares, des campements de soldats qui scient et préparent les bûches destinées aux villes.

Et dans certaines régions on ne reverra jamais plus ces forêts splendides où allaient se recuillir les profonds penseurs et les derviches poètes d'autrefois les chantres exquis qui se réfugiaient sous l'ombre des gigantesques chênes et respiraient le suave parfum du printemps en écrivant des vers immortels...

C'est du passé...

Maintenant il faut lutter pour vivre et que de sacrifices consentis pour cela ! Ah le terrible mot : vivre...

Mais après tout a-t-on le droit de pleurer les bois disparus ? On n'aurait plus de larmes à verser alors sur le sort de ceux qui les aimaient . .

. . . .

Que de choses à réaliser depuis qu'on s'est vu traqué ! les trésors qui se trouvent au centre de l'Asie-Mineure suffiraient bien à eux seuls à combler tant de vides, mais encore faut-il pouvoir travailler chez soi paisiblement !

Alors que depuis l'armistice ce malheureux pays a été en butte à tant de misères, et celles-ci se succédaient les unes après les autres pendant que

le débarquement grec s'opérait, que les forces anglaises s'avançaient jusqu'à Merzifoun, et que les Français aussi occupaient plusieurs points sur la Mer Noire.

La Roumélie connût autrefois les horreurs de la guerre, c'était maintenant le tour de l'Anatolie, et comme si ces incursions pénibles ne suffisaient pas pour châtier ce peuple, on fomenta des troubles parmi les différentes races de la Turquie. Il y eut un soulèvement des Roums, qui malgré leur minorité accablante, voulurent s'ériger en un état indépendant; les intrigues menées dans le centre du pays eurent pour résultat l'hostilité marquée des Alewites; l'or distribué à profusion parmi les pauvres habitants de Konia reconnus

pour leur fidélité envers le Sultan qui par tradition appartient presque toujours à l'ordre des Mevlevi dont le fameux monastère se trouve là, eut pour effet la déplorable rebellion ; on connait la pénible histoire des soldats arméniens en Cilicie et tout ce qui s'en suivit après...

Mais ces insurrections partielles ne suffirent pas à contenter amplement les propagateurs. Il fallait un mécontentement général qui se répandit sur tout le territoire de l'Asie-Mineure et qui touchât le peuple dans ses fibres les plus profondes; quelque chose qui l'ébranlat réellement en lui enlevant la confiance qu'il avait dans la sainteté de la Cause qu'il défendait.

Alors la propagande ouverte contre le Gouvernement National commença

en faveur du faible Gouvernement de Constantinople qui, officiellement défendait les droits du Caliphat déjà aliénés cependant par l'occupation étrangère; le Foyer de l'Islam devant être indépendant.

C'était un coup de maitre ! l'adversaire, avait visé juste; la flèche empoisonnée porta au cœur et ouvrit une plaie qui, heureusement se cicatrisa plus tard, mais qui fit mal sur le moment.

Quelques tribus circassiennes de Duzdjé de Khandek et d'Adabazar, crûrent aux paroles perfides de l'étranger, et plusieurs de ces intrépides et superbes guerriers se soulevèrent, entraînant à leur suite des corps entiers de ces magnifiques cavaliers, fils de l'indomptable race que l'Europe con-

nait bien, grâce à son esprit généreux et chevaleresque et aussi à cause de l'inoubliable massacre de 1864 où les soldats du Général Evdikymoff « commirent des atrocités que les armées paiennes des empereurs romains n'ont pas osé commettre durant l'expulsion du peuple d'Israël de la Palestine il y a deux mille ans ».

Ces tribus, éminemment religieuses et profondément reconnaissantes au Sultan Abdul Medjid qui, lors de l'horrible exode, leur avait donné le Vilayet de Sivas comme patrie nouvelle sont excessivement attachées au Sultan-Caliph successeur de leur Sauveur. Alors l'idée qu'on voulait diminuer son prestige et lui enlever son pouvoir, les révolta. On alla même jusqu'à leur insinuer que l'Armée Nationale

ne luttait pas pour sauvegarder l'Indépendance du pays dont le Caliph était le Souverain légitime, mais bien plus, pour le renverser lui, le Chef suprême des Armées ; dont le nom est prononcé encore à l'heure actuelle avec respect, dans toutes le mosquées...

L'effet du soulèvement Circassien fut douloureux, car c'étaient eux, qui au debut du mouvement national sous le commandement d'Edhem Bey avaient battu les Grecs, à maintes reprises. Ce vaillant guerrier aidé d'une femme courageuse, Aïcha Chawouche, qui avait perdue son mari à la guerre, firent des miracles et enflammèrent les populations des villages, qui, enthousiasmées, prirent les armes contre l'envahisseur.

Edhem devint un héros, et son courage fit l'admiration de tous (1).

Aïcha Chawouche(2) se batta jusqu'à la formation des troupes regulières. Elle est à l'heure actuelle infirmière dans un des hôpitaux d'Angora...

Il y a des raisons supérieures que les profanes ne connaissent pas encore.

La question du Caliphat est une question très délicate et bien pro-

(1) Malheureusement il changea de ligne de conduite ; sa defection inattendue effaça ses exploits du debut. Il est à l'heure actuelle un homme taré ; tout ce que nous avons relaté concernait ses premiers efforts.

(2) Petite de taille. avec une figure sympatique et douloureuse Aïcha Chawouche, avait juré de venger sa patrie et son mari qu'elle adorait. Très énergique, amazone émérite et tireur admirable elle était partout connue pour sa bravoure. « Chaque balle de Aïcha Chawouche disait-on contient la mort d'un homme ». A la tête de sa petite troupe toujours vainqueur, elle fonçait sur l'ennemi, ramenant a chaque reprise des armes et des munitions prises aux Grecs vaincus

fonde ; elle regarde les trois cent millions de Musulmans qui peuplent la terre et non les défenseurs étrangers qui occupent Constantinople.

Le Sultan Caliph qui est de droit le Chef suprême des Armées qui se battent pour l'Indépendance, fait partie de la Turquie intégrale. S'il y a une mésentente entre le Souverain et son peuple, une division entre le Caliph et ses sujets, c'est à l'Orient seul que revient le droit d'aplanir le différend.

Si l'un des descendants d'Osman Ghazi, au moment le plus angoissant de l'histoire de son pays ne sut pas se mettre au diapason de l'élite de la Nation de qui il était l'âme, ou bien n'eut pas le courage de le soutenir en temps voulu, faut-il pour

cela oublier que le Caliphat est la branche adhérente de l'arbre généalogique des Osmanlis qui, à leurs risques et périls sûrent glorieusement défendre pendant sept siècles l'Etendard sacré du Prophète ?

Entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt...

Après l'insurrection Circassienne un agent indien fut envoyé en Asie-Mineure pour causer encore de nouvelles agitations. Mais soit qu'il eût peur d'agir par des moyens violents, ou que devant la splendeur de l'œuvre accomplie malgré tant d'épreuves cruelles, cet homme eut un remords de conscience, on ne sait rien, qui peut dire ? ? ?

Toujours est-il qu'il s'en retourna sans faire aucun mal.

C'est alors que l'opprobre de l'Islam, Moustapha Saguir le criminel, fut chargé de la mission suprême de donner un coup mortel au Nationalisme.

Ses intrigues en Egypte, en Perse, en Afganistan, en Turquie, ses aveux terribles lors de son procès retentissant... le plan de l'impérialisme anglais dévoilé par celui-là même qui avait vendu son âme pour cette cause, tout cela, ce sont des choses dont les journaux ont déjà parlé et qu'il est inutile de relater encore en ces pages...

« L'âme tremble d'horreur à évoquer ces souvenirs ».

. . . .

Ennemis à l'intérieur, ennemis à l'extérieur quelle est donc la force

motrice de ce peuple (1) qui peut lutter quand même. . . . .

. . . .

Le grand Chef est de retour.

On raconte, qu'au front, pendant qu'il expliquait aux Généraux Ismet et Raafet Pachas, la nécessité qui s'imposait d'avoir l'unité de Commandement, tous les deux en même temps, impulsivement et d'un magnifique élan voulurent se désister de leur fonction et trouvèrent la décision du Conseil Suprême, tout à fait sage et raisonnable. Alors le Grand Chef se trouva embarrassé dit-on et pria l'un des deux de garder le Commandement Supérieur tandisque l'autre vien-

---

(1) Tous ces faits sommairement relatés constituent le resumé de l'Histoire de la lutte Nationale pour l'Indépendance depuis la signature de l'Armistice.

drait et collaborerait avec lui pour toutes les affaires intéressant le pays : situation qui égalait en importance celle du Général en Chef.

Alors Ismet Pacha resta au front tandis qu'il fut décidé que Raafet Pacha retournerait à Angora aprés avoir consigné ses hautes charges à son successeur. Sur quoi le Grand Chef les embrassa et les félicita tous deux, avec une indicible émotion et le probléme qui paraissait si difficile fut trés simplement résolu par ces deux grandes âmes.

HUITIÈME LETTRE.

Angora, le 7 mai.

La grande fête sportive pour laquelle on avait été invité plusieurs jours auparavant eut lieu hier à trois heures de l'aprés-midi. Fête sportive ou réunion patriotique? l'une et l'autre, il semble, car la nation s'intéressait, participait, s'enthousiasmait aux jeux et aux exercices aux ébats et aux chants de toute la fleur de la jeunesse réunie là, ce jour. Angora était en fête, et sur le visage des assistants, la trace des soucis quotidiens était momentanément effacée. La foule qui cheminait sur

la route militaire opposée à celle qui mène au parlement était plein d'entrain. Les voitures, les cavaliers, les piétons se succédaient d'une façon ininterrompue, et c'était joli de voir les costumes et les uniformes variés de toutes les races qui se trouvaient aux environs, s'harmoniser sous l'éclatant soleil. Avant d'arriver à la grande place de l'Ecole d'Agriculture on traverse un pont et immédiatement après, on passe près d'une petite forêt très bien entretenue où, au bord d'un des affluents du Sakarié, se trouve le quartier général de la division qui a pour mission de garder les approches de la ville.

Le Commandant qui est un officier d'une rare valeur, ayant fait la guerre sur tous les fronts, regardait passer

la file des spectateurs et saluait ses amis de son sourire de calme bonté. C'est un homme dont l'énergie et la sévérité sont reconnues. Il a pour ses hommes une affection extraordinaire mais il ne permet à aucun des soldats soumis à ses ordres la moindre nonchalence ; aussi son camp est devenu le camp modèle, où la discipline. l'ordre et la propreté règnent. Les petites tentes symétriquement alignées et admirablement dressées font plaisir à voir. « Dans le camp du Colonel C.... » dit on, « le medicin militaire ne saurait quoi faire « car on assure que c'est lui qui veille et qui soigne ses hommes, quand ils tombent malades, ce qui est, parait-il assez rare, vu les règles inflexibles de l'hygiène qu'il impose à ses soldats.

Telle une vigie à son poste, jamais il ne s'éloigne de son quartier général; et c'est ainsi qu'on l'a vu en ce jour de réjouissance nationale, brûlé par le soleil, marqué par la fatigue, au milieu de ses officiers, symbole du devoir irréductible.

La route continue encore bordée de collines, toutes herissées de petites tentes blanches: partout des soldats...

Puis voici des deux côtés les champs d'essai des élèves de l'Ecole d'Agriculture et enfin plus loin la place qui a l'air d'un hémicycle et qui a été transformée, arrangée par les soins du Gouverneur d'Angora qui, profitant des hauteurs qui l'entourent presque entièrement, en avait fait une espèce d'arène très ingénieusement combinée. A droite de l'éminence où se trouvent

les dépendances et les magasins de l'Ecole, il fit placer des bancs tout le long, et sur ces bancs avaient pris place les spectatrices de marque tandis que les « Tcharshaffs » de nuances variées des dames de moindre importance et de toutes les mères, les femmes et les filles des fonctionnaires et autres se détachaient derrière celles-ci sur l'estrade pittoresque et naturelle de la hauteur qui prenait ainsi l'aspect d'un théatre antique.

En face des sièges réservées aux dames sur une autre éminence à gauche, l'Ecole d'agriculture dominait les spectateurs de toutes classes et aussi les tentes dressées pour les invités et les grands dignitaires. La tente du Gouvernement se trouvait être la dernière vis-à-vis de la bande militaire.

Déjà à deux heures et demie toutes les places étaient occupées et la « scène » était gardée par la police.

On attendait le Grand Chef.

Mais un peu avant trois heures un aide de camp vint de sa part pour présenter à tous, ses salutations et ses excuses, car une légère indisposition l'empêchait d'assister aux jeux et exercices.

Alors la bande entama une marche militaire et le défilé de toutes les écoles des filles commença. Primaires secondaires, supérieures elles se suivaient régulièrement, marchant par quatre : elles avaient une tenue impeccable. Les toutes petites vêtues de blanc portaient une écharpe rouge; les plus grandes dont les cheveux selon l'usage étaient recouverts d'une

mousseline blanche étaient habillées de robes de la même nuance. Ensuite celles des écoles supérieures, les futures institutrices défilèrent. Leur démarche souple et légère, l'élégance particulièrement distinguée de leur costume national noir avec le mince « petché » voilant leur visage gracieux et énergique attira l'attention des assistants. Elles allèrent se ranger face à la route, encadrées des autres élèves, qui s'étaient divisées en deux et qui maintenant formaient devant les spectatrices de marque, un point de mire important.

Puis les élèves des écoles primaires des garçons passèrent, toujours vêtus de blancs comme les autres et ayant en main eux aussi la bannière de l'école avec la devise inscrite en

grands caractères. Venaient ensuite les élèves des écoles supérieures portant des habits de couleur khaki et le kalpak de même nuance.

Après ce défilé ' on vit passer les cadets officiers en tenue de gymnastique : ils entonnèrent aussitôt un chant patriotique :

« Gloire à la Patrie aimée, vive la Nation de qui nous sommes les enfants et qui a juré de vivre avec honneur. Que nous importe les sacrifices et les épreuves nous qui avons bravé la mort ? etc. etc. ». Ce chant fut très applaudi et les délégués afghans ayant à leur tête Sultan Ahmed Khan furent vivement émus. Assis à côté de H. Zadé ils formaient là, sous la tente du Gouvernement le seul groupe d'invités de marque venus de

différents pays musulmans. Et le même lien qui les unissait tous venait de sa faire sentir encore une fois par l'émotion éprouvée devant ces jeunes défenseurs quand ceux-ci chantaient la gloire de la Patrie!!

Entretemps Madame Gaulis arriva et le Ministre des Affaires Etrangères Békir Samy Bey alla au-devant d'elle pour la recevoir. Les Ministres, les députés, la délégation afghane et H. Zadé se levèrent pour accueillir cette fleur de France, qui venait le sourire aux lèvres et la sympathie au cœur offrir à la Nation Turque un peu d'espérance et de rayonnement. La célèbre femme de lettres élégamment vêtue de noir apportait avec sa présence ce je ne sais quoi de si exquisement subtil qui est l'essence même de Paris.

Après avoir échangé quelques phrases avec Sultan Ahmed Khan, H. Zadé fit sa connaissance et lui exprima sa joie de la voir à Angora.

Elle était entourée par tous ceux que sa fine intelligence avait su séduire : une harmonie parfaite se dégageait de ces êtres qui, du fond de l'Anatolie offraient l'expression de leur attachement à la France en lui témoignant leurs idées dans cette belle langue si aimée en Orient.

Combien on était loin des malentendus de la Cilicie et de l'inutile et désastreuse Campagne! La psychologie de la Nation se révélait aux yeux sympathiques de la charmante et compréhensive Visiteuse, en ce jour de fête patriotique..

La distribution des prix par le jury

constitua le clou de l'après-midi. Les ouvrages de toutes espèces exécutés avec un soin merveilleux furent à l'honneur des écoles des filles.

Vinrent ensuite le concours des exercices de toutes sortes : athlétiques suédois, sauts, courses etc. Le programme était très chargé et la fête dura jusqu'à six heures. L'ovation fut extraordinaire. La joie se manifestait sur chaque visage et au fond du cœur on sentait ayant vu cette magnifique jeunesse à l'œuvre, l'assurance de la sécurité du sol sacré !...

Le retour à Angora fut pittoresque au milieu des inombrables voitures, des cavaliers, des piétons ..... L'air était imprégné d'enchantement et l'allégresse passagère de cette foule en deuil faisait monter aux lèvres une action de grâces.

NEUVIÈME LETTRE.

Angora le 9 mai, 6 heures du soir.

Hier c'était la veillée pieuse, l'attente ardente. La ville guerrière avait changé de physionomie. Angora était devenue subitement la cité du silence extatique.

La foule qui chèminait dans les rues était tranquille et absorbée ; les gens qui se tenait devant les portes et qui regardaient par les fenêtres ouvertes ne parlaient presque pas.

Un calme solennel planait partout; on se sentait pénétré d'une profonde piété.

Soudain un canon tonna dans la

vallée et le peuple anxieux qui attendait l'annonce du mois de Ramadan écouta ému, les vingt et un coups qui se répercutaient au loin.

Alors ce fut une immédiate transformation ; un brouhaha général, un va-et-vient de gens qui se félicitaient dans la rue, qui entraient dans les magasins qu'on venait de rouvrir avec précipitation.

Le Ramadan ! Mois d'abstinence et de jeûne, de purification et de charité.

Et l'on vit ensuite la ville qui était vouée depuis si longtemps à l'obscurité, s'illuminer lentement ; chaque fenêtre brillait d'une lumière inconnue et à mesure que les maisons s'éclairaient les gens s'animaient davantage, et le nom de Dieu prononcé par

toutes le bouches, montait au ciel, s'élevait jusqu'aux minarets lumineux des mosquées d'Angora la Sainte.

On n'était plus maintenant en état de guerre, mais bien en état de prière.

A minuit selon l'usage un autre coup de canon tonna pour inviter les habitants à se préparer pour la collation nocturne, et ensuite le rythme étrange d'un tambour se fit entendre pendant quelques instants dans chaque quartier de la ville à la fois.

Cela attira le monde aux fenêtres des petites maisons eclairées ; ceux qui étaient dans les rues s'arrêtèrent aussi pour écouter ; car le porte-tambour lançait à présent à tous, des paroles d'ardeur et de foi.

« Musulmans ô fidèles de Mohammed, défenseurs de l'Islam, réveillez vous, demain c'est le Ramadan ! Rappelez vous que nous sommes encore en état de guerre et c'est pourquoi vous entendez le tambour annoncer l'heure du repas. N'oubliez pas Dieu pour que Lui aussi se souvienne de vous aux moments des souffrances suprêmes ; soyez attachés à votre Foi car l'éclat de l'Islam est dû à l'intensité de la croyance de ses sujets ; préparez vous pour le jeûne de demain et quand vous sentirez l'effet de la faim, pensez à vos pères, à vos fils, à vos frères, à vos époux, qui pour vous défendre, et sauver le sol sacré, ne boivent ni ne mangent, étant exposés au feu ennemi. Eux, là-bas luttent afin que vous poussiez

accomplir vos rites sacrés : priez pour les défenseurs de la patrie en danger. Et que ceux d'entre vous qui sont exempts du jeûne n'oublient pas de respecter l'abstinence d'autrui. Puisse Dieu sauver la Patrie bien-aimée et donner à nos héros la force nécessaire pour gagner la victoire suprême.

Dieu est grand, fions nous en son infinie bonté. Il nous soutiendra pendant ces moments perilleux où nous nous battons pour le salut de l'Islam ».

Les femmes pleuraient. et les promeneurs nocturnes élévaient leurs mains au ciel en priant à haute voix . . . .

Il faut avoir vu cette scène d'ardente supplique pour comprendre la mentalité de ces êtres d'Asie-Mineur.

A deux heure du matin même coup de canon qui voulait dire que dès cet instant le jeûne commençait : le port tambour circula encore : « Reposez vous. bons croyants, ayez confiance en Dieu, Il vous protègera contre tout ».

Quelques minutes après les lumières s'éteignirent une à une, les cercles lumineux des minarets disparurent, le calme se rétablit et Angora la Sainte se plongea dans un silence profond.

. . . .

. . . .

Aujourd'hui à deux heures de l'après midi. H. Zadé se rendit au Parlament où se trouvait le Grand Chef pour lui présenter ses souhaits de Ramadan.

Le Parlement d'Angora .... lieu qui fait couleur tant d'encre depuis qu'il s'est constitué est un bâtiment d'aspect fort simple et cependant on n'y entre qu'avec respect et vénération tant il parait imposant et majestueux à ceux qui connaissent l'histoire épique de sa constitution.

L'âme stoïque de la nation a été dressée là, dans ce logement provisoire (1) qui, entouré d'un modeste

---

(1) Provisoire... certes oui, car après la guerre il est question de changer la Capitale de la Turquie. Quelle ville aura le privilège d être le Cerveau de la Nation. Angora? Kaïserié? Sivas? qui le sait....

Cela sera en tous les cas la cité, qui pour des raisons stratègiques aura la préférence de l'Assemblée Nationale et du Conseil Suprême.

Il faut que les rouages du Gouvernement soient en sécurité, à l'abri des attaques, des envahissements, des occupations et du bombardement inattendu de l'ennemi.

Le projet est élaboré; on l'étudie; à tous les points de vue il doit satisfaire les exigences éco-

jardin — qu'on etait en train d'arranger — donne sur la grand' rue et le parc de le Municipalité.

Les somptueux Parlements de toutes les Puissances Occidentales ne peuvent être comparés assurement, avec ce logis d'apparence effacée et à l'interieur si peu confortable. Mais quand l'on songe que c'est là, dans cette demeure à peine capable de contenir

nomiques, militaires, industrielles etc. la future Capitale de la Turquie intellectuelle sera une ville nouvelle, bâtie pour le travaill la science et le progrès, Constantinople restera l'immortelle Cité-Luminaire de l'Islam, gardienne de son glorieux passé, sanctifié par le sang et les larmes des Musulmans qui la vénèrent. Mosquées précieuses, fontaines miraculeuses, palais séculaires, vestige d'une époque d'inoubliable grandeur, souvenirs admirables des héros magnanimes, mausolées superbes, lieux de rêve d'amour et d'éternité, Constantinople telle que l'a chantée Tewfik Fikret le Samain Oriental ne peut pas ne pas rester à la Turquie qui lutte car elle appartient par des droits

une petite famille, que les décisions les plus graves se prennent et que les trois cent millions de Musulmans ont mis leur espoir dans l'abri de ce simple bâtiment turc, on est tout de même saisi en franchissant la porte d'entrée, où après avoir verifié votre carte les agents de police vous introduisent enfin dans l'unique couloir qui donne accès à deux rangées de chambres.

religieux et par des raisons fondamentales à tout l'ensemble de l'Islam dont elle est le symbole.

Mais cette ville de fascination, située entre deux mers et qui ressemble à la pierre précieuse d'une bague fantastique telle que l'a conçue Osman Ghazi ne pourra plus défendre l'Idéal du monde Musulman car elle sera en butte à toutes les..... Convoitises. Et n'est-il pas juste pour cela et pour que les députés de la Nation ne soient plus arrêtes en pleine séance du parlement et aussi pour que le pays ne souffre désormais plus de paralysie, qu'on prenne des précautions contre une autre surprise tragique ? ? ?

La première pièce à gauche est celle du Grand Chef, meublée sommairement : un large bureau surchargé de documents, des fauteuils et des chaises en cuir noir, par terre un tapis oriental. Simplicité toute musulmane.

Quand on annonça la venue de H. Zadé il se tanait débout et il causait avec les Ministres il les pria aussitôt de passer dans une autre pièce et avec son habituelle amabilité il reçut H. Zadé qui le felicita à l'occasion du Ramadan. Il tenait en main un chapelet d'ambre et n'avait pas aujourd'hui son masque de guerrier, il semblait pénétré d'ardeur religieuse.

« Esperons » dit-il « que l'année prochaine à pareille époque nous serons



Le Grand Chef vêtu de l'habit offert par El Seid el Senoussi

liberés, et que le monde musulman entier oubliera ces heures douloureuses et commencera à vivre une ère de paix et de prospérité ».

Et dans cette pièce où tant d'angoisse s'était accumulée depuis que le coeur de la Nation s'était remis à battre, le Grand Chef parlait maintenant d'espoir en envisageant l'avenir d'un oeil nouveau.

Après deux heures et demie de conversation en tête à tête H. Zadé se leva pour partir en voulant prendre congé du Grand Chef afin de retourner en Europe car sa mission était terminée. « C'est entendu » dit Moustapha Kemal Pacha « j'enverrai une dépèche au représentant de notre gouvernement à Rome pour l'aviser de votre retour, mais auparavant vous

viendrez chez moi, et là, dans ma petite Villa de campagne nous causerons encore pendant quelques heures : ici c'est la visite officielle, à Tchan-Kaya cela sera la visite amicale ; demain mon auto sera prête à 11 heures pour vous emmener au Bagh ».

En face de son bureau à droite du long couloir des petits secretaires, des ordonnances causaient en attendant dans une pièce à côté de laquelle une porte fut ouverte par le jeune et distingué écrivain, « Rouchen Eshref Bey » et on se trouva devant une salle, celle où les députés se réunissent : le Parlament, en un mot. Voici la fameuse tribune d'où, les discours vibrants sont lancés à la Nation et puis cinq groupes superposés de bancs

formant tout l'ensemble de la salle des séances. Les députés discutent.

On les écoute pendant quelques minutes dans un recueillement absolu. Il y en a de toutes les races, de toutes les sectes, de tous les âges ; les costumes variés, les uniformes sévères, les vêtements amples des gens de religion avec leurs turbans verts ou bien blancs, les kalpak, les kulahs, tout cela représente la Turquie qui veut vivre. Dignitaires, financiers, officiers, ingenieurs, journalistes, écrivains, ils sont réunis là. Une sincérité réelle anime ces visages qu'un lieu de solidarité lie ; une parfaite intimité règne ici.

Malheureusement l'heure est tardive il faut quitter ce refuge où tant d'esprits se concentrent. Ils sont à peu

près trois cent trente cinq députés dans ce parlement qui a le pouvoir législatif et exécutif. Deux vices-présidents élus par l'Assemblée dont l'un preside toujours les séances est present.

Quand au début du mouvement national Moustapha Kemal Pacha lança un appel aux députes de la Chambre de Constantinople pour les inviter à rejoindre leur poste à Angora dans un delai de deux mois et pour les aviser qu'après ce laps de temps ils seraient considérés comme démissionnaires, trente seulement furent arriver à Angora, où immédiatement après leur venue, les élections furent faites à nouveau. et la Grande Assemblée fut constituée. Cette Assemblée Nationale composée de tous

les députés de la Turquie a le plein pouvoir d'accepter ou de rejeter les trois noms que le Président de l'Assemblée donne lors de la formation d'un Ministère et les Ministres à leur tour choisissent alors leur Président du Conseil.

Moustapha Kemal Pacha préside les grandes séances.

Les Gouverneurs et les hauts fonctionnaires sont nommés par le Conseil des Ministres et approuvés ensuite par le Grand Chef.

Mais on n'en finirait plus avec toutes ces explications interessantes, il faut rentrer à la maison où des amis attendent encore.

On suit le couloir en passant devant plusieurs chambres réservées aux Ministres, aux délibérations etc.

et l'on sort par une petite porte qui conduit au jardin d'où l'on se retrouve dans la rue.

Personne aux cafés, les restaurants sonts vides ; le Ramadan est rigoureusement respecté à Angora la Sainte où une pluie fine et régulière tombe tous les jours presque à la même heure.

Le coeur serré qui entre au Parlement en sort dilaté de joie et d'espoir; car il y a un soufle si invincible, là-dedans qu'il ébranle tous les desespoirs possibles.

DIXIÈME LETTRE.

Angora le 12 mai.

Avant hier, un peu avant onze heures du matin, l'auto du Grand Chef s'arrêta devant la maison où H. Zadé demeurait. Un jeune officier du nom de Essad Nedim Bey en descendit et demanda à celui-ci s'il était prêt à partir : « Dans dix minutes nous serons rendus au Bagh » dit-il.

On partit donc.

La « Chevrolet » de Moustapha Kemal Pacha filait admirablement bien sur la route qui, bordant la vallée montait maintenant une des collines faisant face à la Ville et au fur et à

mesure qu' elle dominait Angora, cette route devenait plus étroite et prenait l'apparence d'une allée de parc plantée d'arbustes des deux côtés. On entrait dans un domaine fleuri ; de gentilles Villas entourées d'immenses jardins où habitaient des ministres, des députés et des notabilités de la Ville.

Sur tout le parcours Essad Nedim Bey parlait ; ce jeune officier expliquait, comment au début du mouvement il avait quitté Constantinople délaissant tout ce qui le retenait là-bas pour rejoindre le Grand Chef. C'est un jeune homme très doué artiste et expert en bien des chose, telles que la telegraphie sans fil, l'electricité, la photographie etc. Il est le neveu du Ferik Remzi Tahir Pacha ancien compagnon d'armes de H. Zadé, et peut être à cause

de l'attachement qu'il avait pour son oncle — ce valeureux officier connu dans les annales militaires de l'Egypte et du Soudan — H. Zadé lui voua une réelle amitié tout en lui souhaitant de ressembler à son oncle, cet homme d'honneur et de correction parfaite.

Des ouvriers travaillaient à élargir la route où peu après l'auto s'arrêta devant le petit corps de garde où les Lazes magnifiques, se trouvaient.

Quelques mètres plus loin en tournant à gauche : C'est la maison de campagne du Grand Chef qui se tenait debout dans le jardin-terrasse, qu'entourait une simple palissade.

Il était habillé en complet bleu foncé et souriant de son sourire énigmatique qui a embarrassé tant de monde il s'avança ; « Enfin vous voici dans

ma nouvelle demeure, n'est-ce pas que c'est joli ? » et sa cordiale poignée de main donnait l'impression d'une sincère satisfaction.

« En effet » dit H. Zadé « très joli et surtout si reposant ».

Ils passèrent par le hall où de petits canapés à la turque garnissaient ingénieusement les encoignures et entrèrent dans la chambre de droite qui se trouve être le cabinet de travail de Moustapha Kemal Pacha.

Cette pièce est tout à fait caractéristique on dirait qu' elle incarne un coin de la terre turque ; tout y est spécial et recherché et l'air qu' on y respire est vivifiant et réconfortant.

Un grand bureau acajou foncé surchargé de papiers, des meubles en cuir rouge particulièrement bien arrangés ;

les rideaux en velours de même nuance surmontés de corniches sur les quelles flamboient le Croissant et l'étoile ; par les fenêtres entre le suave parfum du printemps.

A Tchan-Kaya une merveilleuse tranquillité règne interrompue seulement par le gazouillement des oiseaux, habitants les grands arbres du parc.

On doit faire de beaux rêves ici où le calme est si exquis et la magie du Bagh tellement pénétrante.... Mais assis dans un fauteuil en face du canapé, le Grand Chef parle.

« Eh bien, tenez-vous vraiment à partir si vite ? » « Mon travail l'exige » dit H. Zadé, « mais aussitôt qu'il me faudra revenir je prendrai le premier bâteau en partance, immédiatement aprés qu'une dépêche m'appelera ».

Toutes les questions à l'ordre du jour furent entamées. On parla de l'Orient, de l'Occident et l'étendue des connaissances du Grand Chef est chaque fois un sujet d'étonnement pour son interlocuteur. Il est au courant de tout et de tous. Il n'effleure jamais une chose aussi petite soit elle ; il connait chacun à sa juste valeur et sait le nom de ceux qui travaillent et de ceux qui font seulement semblant. L'intelligence de cet homme qui est tour à tour un grand stratège, un admirable administrateur, un politicien d'une envergure surprenante, tient vraiment du prodige. Il apprécie profondément les services, l'aide (? ? ?) du monde musulman ; et pour les questions Asiatiques et Africaines il est un « spécialiste » exceptionnel.

« Nous ne sommes pas des provocateurs, nous ne voulons ni asservir ni conquérir et sitôt que l'Europe nous a envoyé un message, nous avons en réponse fait partir nos délégués, mais.... avant même leur retour ici vous avez vu ce qui s'est passé ? la Paix, nous la voulons certes une paix qui sera honorable.... Mais on veut nous anéantir et je sais pourquoi.... ».

. . . .

. . . .

Et les explications émises, etaient autant de preuves tangibles d'une vérité, qui n'est pas encore connue par les profanes....

« Allons respirer un peu — dit-il — nous reprendrons la conversation ensuite ».

Et sur la jolie terrasse, entourée de

plantes, si délicieusement paisible le Grand Chef parla de son parc qu' il aimait, de l'ombre des grands arbres sous lesquels il se promenait parfois en écoutant le chant des rossignols.

Est-ce durant ces flâneries solitaires qu' il trace tout à son loisir le formidable plan de l'Avenir que son esprit a déjà conçu ?

Qui peut le dire ? sur son visage aucune trace de préoccupation, rien que le reflet intérieur qui évoque l'enchantement des moments passés au Bagh.

« Si vous saviez comme le lever du soleil est magnifique, vu d'ici » s'éxclama-t-il... et inconsciemment il était devenu poète et vantait l'harmonie de la nature....

Combien la vie lui semblait belle à

cet intant, à lui qui avait tant de fois frôlé la mort.

Il eut été divin de prolonger cet instant d'infinie douceur, mais il fallut continuer encore la conversation déjà engagée . . . .
. . . .

Il racontait comment il dut lutter après l'Armistice avec une poignée de braves ; la démoralisation du peuple, la démobilisation des soldats, l'unanime détresse d'un pays si appauvri et si cruellement amputé ; les intrigues de toutes espèces etc.

« Et cependant, ajouta-t-il, je n'ai jamais perdu espoir ! regardez maintenant l'affluence considérable des soldats, il en arrive de partout, et c'est ici dans la ville de concentration qu'on les équipe, et qu'on les arme —

selon nos moyens — puis après un certain entraînement ils s'en vont au front ! On ne manque pas d'officiers, grâce à Dieu, non plus et l'expérience acquise durant la grande guerre leur sert à l'heure actuelle. Vous verrez après demain Raafat Pacha qui va venir ici, et en route au front vous ferez la connaissance d' Ismat Pacha ».

. . . .

Il se leva ensuite pour faire faire « le tour, du propriétaire » et montrer à H. Zadé son petit Sélamlik, genre Arabesque, qu' un ex-ingénieur Européen, devenu Turc depuis longtemps installait et arrangeait.

Il paraissait amusé de voir cet homme au travail, qui avec des outils fabriqués par lui enjolivait le nouveau petit Kiosque.

« Voyez excellence, dit l'ingénieur, ce que nous sommes obligés de faire, nous créons ici » et ce mot fit rire le Grand Chef ; il dut penser à sa vie et à son œuvre qui se résumaient en ce mot : créér ! même ce petit Salamlik était une création de toutes pièces.

Après la longue séance qui l'avait fatigué il semblait comme soulagé maintenant et satisfait de se reposer un peu en contemplant les Arabesques de son kiosque.

. . . .

. . . .

Devant se trouver à trois heures à l'Assemblée Nationale, il commanda l'auto un peu avant l'heure et s'enveloppant de sa fameuse cape grise qui lui va si bien il monta dans la voiture avec H. Zadé.

Sur la route, jusqu' à la vallée, des soldats Lazes à cheval et à pied montaient la garde. H. Zadé le complimenta sur leur tenue impeccable. « N'est-ce pas qu' ils sont superbes ces gaillards là? et songez donc s'ils étaient tous munis com me nos ennemis le sont de tout le nécessaire, qu' est-ce qu' ils n'accompliraient pas ! Que de choses à réaliser dans ce malheureux pays qui n'aspire qu'à la Paix ! Que Dieu couronne nos efforts et on verra ce que nous sommes capables de faire pour le bien et pour le salut de la Patrie » . . . .

. . . .

. . . .

Arrivé devant le Parlemant il descendit de l'auto. « Ma voiture vous reconduira, dit-il, et à après demain

j'espère, car il y aura à l'Assemblée une séance historique ». . . . . .

. . . .

. . . .

La séance à la Grande Assemblée Nationale fut véritablement importante, une de celles que l' Histoire enregistrera sûrement. . . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Après la scène si interessante qui venait de se dérouler au Parlement, Rouchen Eshref Bey introduisit H. Zadé dans une pièce attenante à Celle du Grand Chef. Là étaient réunis les souvenirs précieux soigneusement préparés, que Moustapha Kemal Pacha lui offrait : pistolet unique incrusté d'or : relique inestimable venant de

l'armée ; petit gueridon en bois de rose travaillé avec inscriptions idéales ; boite à cigarettes sur laquelle son nom en belle calligraphie formait ovale, porte-allumettes et cendrier pareillement enrichis et provenant des industries nationales ; grand encrier en marbre vert-jade fait en cette pierre si chère aux Bektachi, qui patronnèrent durant tant de siècles toutes les Armées de l' Empire ; fume cigarette de deux tons en pierre dure ; grande boite travaillée telle qu'une fine dentelle ; photographies inédites, albums de guerre, livres etc.... tout cela formait un inestimable trésor. Et quand après avoir admiré ces objets de choix H. Zadé touché et ému alla remercier le Grand Chef dans son bureau : « C'est pour que vous arrangiez un petit coin

chez-vous, un petit coin qui, étant cependant en Europe aura l'air et possédera le parfum d'Angora, et vous parlera ainsi de moi » dit-il. . . .
. . . .

ONZIÈME LETTRE.

Angora le 13 mai, premier vendredi du Ramadan et Récitatif de la naissance du Prophète pour les âmes des Shuhada.

« Ya Mohammed ».

Et la voix cristalline et pure, la plus belle assurément de la Turquie s'adressait maintenant au Prophète.

Après le discours habituel du vendredi prononcé en Arabe littéraire, voilà qu'il commençait le récitatif de la naissance de celui qui avait illuminé le Monde Musulman.

Du haut de la chaire admirablement sculptée, la mélopée continuait ardente ; les paroles enflammées tom-

baient claires et vibrantes sur l'assistance agenouillée qui écoutait émue et silencieuse l'éloquence du fameux prédicateur qui s'exprimait tour à tour en Arabe et en Turc...

Un soufle divin avait passé sur tous : grands et petits étaient devenus pareils ; et dans l'enceinte carrée de ce lieu saint, chacun priait avec le même cœur fervent.

Et pas seulement ici, mais dans chaque mosquée, et partout en Asie Mineure, ce même jour, à la même heure des millions d'êtres s'étaient recueillis dans les maisons comme en plein air pour se souvenir unanimement de ceux qui étaient tombés au champ d'honneur.

Aujourd'hui l'Anatolie entière priait pour ses morts.

Et à cette occasion, le grand Imam venu de Constantinople et ayant délaissé ses hautes fonctions religieuses auprès du Palais Impérial pour prêcher aux soldats-défenseurs de la Patrie la parole de Foi et de confiance, récitait en la jolie mosquée d'Angora la Sainte la mélopée religieuse et si lumineuse de la naissance du Prophète pour l'âme vénérée des « Shuhada » (1).

Dans l'estrade réservée aux dames, les sanglots étouffés se mêlaient à l'encens qui s'élèvait de chaque coin de la mosquée et s'étendait en une fumée embeaumée sur toutes les têtes inclinées.

Le discours prononcé à la suite de ce récitatif émouvant était su-

(1) Champions, défenseurs de l'Islam, morts au champ d'honneur.

blime. Comment rendre l'intonation profonde du grand prédicateur et répéter identiquement les phrases divines de son exposé religieux et politique consernant le Monde Islamique.

Prenant à témoin Notre Prophète, l'explication douloureuse faisait tressaillir et vibrer ses disciples, qui écoutaient les parolès de feu avec une émotion de plus en plus grandissante :

« Regarde, ô Mohammed, tous tes enfants, tes sujets fidèles, vois comment ils combattent sans répit, puisant leur courage dans la force de leur croyance ! Ils n'ont d'autre soutient que cette Foi que tu leur as léguée et qu'ils défendent noblement contre tous. Rien ne leur est épargné : agressions, persécutions, incursions. Les pays florissants d'autrefois, gémis-

sent sous la férule étrangère. Il ne reste d'intacte que ce refuge sacré pour lequel on lutte nuit et jour afin de sauvegarder son Indépendance, car il faut abriter contre les tempêtes et contre les tourmentes continuelles l'Etincelle sacrée du feu de l'Islam!

Ò Dieu viens à notre aide, ô Mohammed! nous sommes assaillis de partout! Toi qui as donné jadis par l'inspiration divine la grandeur et la gloire, la résistance et la puissance à ton peuple regarde maintenant cette detresse unanime causée par l'injustice et la cupidité de ceux qui profitent à l'heure actuelle du Pouvoir inéxorable.

Pardonne ceux qui ont failli, et tous les coupables, nous te supplions avec ardeur toi le Prophète lumineux

du Dieu très Puissant d'intervenir en notre faveur, pour l'amour des innocents qui souffrent, qui luttent et qui meurent chaque jour.

La tâche qui nous reste à réaliser est vaste et terrible ; que Dieu nous protège. Et que nous sentions au fond de nous mêmes la lueur d'espérance qui aide à vivre ! Que le Créateur donne la victoire décisive aux Armées Islamiques qui défendent leur territoire envahi, et qui se battent avec leurs seuls moyens contre la plus gigantesque coalition : la croisade déguisée des Modernes.

L'histoire de l'humanité n'en a jamais enregistrée de pareille etc. etc.

Gloire aux soldats-défenseurs, et qu'à la veille du succès final l'âme des en-

fants morts pour la Patrie reposent enfin en Paix... etc. etc... ».

Et la prière toute imprégnée de souvenirs douloureux finissait en un appel à la Misericorde Divine.

Une lumière tamisée et douce tombait du haut des vitraux multicolores. Au pied des colonnes nombreuses des gens agenouillés murmuraient encore et essuyaient doucement une larme furtive.

Le Grand Chef se leva en silence et les Ministres, les officiers, les dignitaires, les grands et les petits tous enfin, les suivirent dans un calme impressionnant.

Il semblait que sur ces êtres réunis étaient descendus soudain un soulagement passager et une paix reposante.

Dans la cour, la même foule dense

et émue ne rompait pas non plus le charme troublant de cette solennité religieuse qui avait remuée chacun si profondément.

Moustapha Kémal Pacha, habillé tout de noir portait le deuil des héros de la nation. L'émotion était visible sur son visage et c'est d'une voix, où tressaillait encore toute la peine, qu'il s'adressa à H. Zadé qu'il avait saisi par la main pour le faire marcher à côté de lui : « Dieu est grand, Il nous sauvra, j'ai Foi en sa Miséricorde ». Ils cheminèrent ainsi très lentement, traversant la rue encombrée de la mosquée et la grand'rue qui mène à l'Assemblée Nationale. La foule était massée des deux côtés et saluait respectueusement le Grand Chef qui passait comme le symbole du Devoir.

Officiers et Ministres le suivaient et sa garde de loin l'accompagnait.

Un peu avant d'arriver au Parlement un homme assez grand et âgé rompit les lignes et se précipita vers lui en criant : « Clémence et Justice divines, je m'adresse à toi notre Grand Chef aimé ». Personne n'arrêta ce gaillard de s'approcher de Moustapha Kémal Pacha, ni la police, ni la foule.

On n'eut pas l'idée un seul instant qu'on pouvait l'attaquer, ni en vouloir à sa personne : lui l'espoir de demain. La nation entière n'était-elle pas sa sauvegarde ?

L'homme, vêtu du costume anatolien s'arrêta devant le Grand Chef. « Qu'est ce qu'il y a mon enfant ? » et alors le pauvre paysan lui raconta ses déboires.

« Ma porte est ouverte pour tous, reviens me trouver demain afin que je donne suite à ta plainte » dit Moustapha Kémal Pacha et il embrassa la tête du vieil homme ; puis se tournant vers H. Zadé. « N'est-ce pas que c'est malheureux ? » dit il « Oui, et l'Islam dùt l'éclat de sa gloire grâce à sa grande justice » dit H. Zadé et puis continuant « c'est par des .actes pareils à celui que je viens de voir que vous arriverez au faite du succés réel ».

Ils étaient maintenant devant le Parlement « Je vous souhaite un bon voyage, tout est prêt pour votre trajet.

. . . .

Le Grand Chef serra la main de H. Zadé en une cordiale et sincère entreinte ; et tandis que ému celui-ci



Simplicité du Grand Chef. Causerie à cœur ouvert avec des campagnards

prenait congé de lui et saluait tout l'entourage et la foule en silence, embrassant en même temps d'un long regard circulaire la cité-éternelle d'Angora la Sainte, Moustapha Kémal Pacha se sépara de lui en disant à voix haute : « Que Dieu nous garde et qu'il nous protège tous ».

NOTES ET IMPRESSIONS

NOTES ET IMPRESSIONS

EXTRAITES DU CARNET DE ROUTE DE H. ZADÉ.

Angora, le 13 mai,
11 heures du soir.

Aujourd'hui à cinq heures de l'après-midi le Général Raafet Pacha arrivant du front, est venu visiter Bekir Samy Bey et faire ma connaissance. En l'absence du Ministre des Affaires Etrangères je l'ai reçu.

De taille moyenne, et d'allure fière, bien pris dans son élégant et impécca-ble uniforme le jeune Général m'a fait la meilleure des impressions. La petite moustache conquérante donne à sa physionomie martiale et franche un

attrait spécial. Des yeux chatains d'une fine intelligence brillent sous le kalpak noir.

C'est un être de spontanéité et de courage. En le regardant, en l'écoutant parler, il semble que rien ne puisse jamais contrecarrer ses plans ni arrêter l'exécution d'une chose décidée déjà par lui. Officier d'une valeur supérieure, ayant pris part à toutes les grandes campagnes de la guerre mondiale, il est le vainqueur de la première bataille de Gaza. Raafet Pacha est aussi un des principaux héros qui ont soutenus le mouvement national et il a personnellement contribué à son développement. Son fait d'armes à Merzifoun contre les Anglais ainsi que sa façon brillante par laquelle il sut réprimer les révoltés après l'Ar-

mistice, ayant sous ses ordres alors quinze cavaliers seulement tiennent vraimeut du prodige, étant donné qu'il revint après ce dernier exploit à la tête de six cents cavaliers armés de pied-en-cape ; et dès ce moment là le noyau de la Force Nationale régulière se forma.

Il a l' honneur de partager avec Ismet Pacha la gloire de la Victoire d' In-Euni. A part sa capacité militaire inestimable il est un orateur remarquable et un fin lettré. Ce grand dévorateur des livres est à l' heure actuelle un des hommes les plus cultivés d'Orient.

Sa grande sincérité et sa cordialité si loyale sont les principaux attraits de cette énergique figure qui possède les qualités essentielles d'un invincible

Général, porté à l'attaque qui brise, détruit et anéantit l'ennemi. Il m'a fait l'effet de ne pas aimer la retraite ni le recul stratégique.

Une sympathie réciproque nous a attirée et unie tout de suite !

Il partit vers six heures dans sa superbe « Mercèdes » sur laquelle le drapeau du Commandement supérieur flottait au vent. Un chauffeur militaire le conduisait et des officiers d'ordonnance l'accompagnaient.

Le 14 mai en chemin de fer
vers Eskichehir.

Aujourd'hui départ. Je quitte à regret Angora la Sainte, un cas de force majeure en vérité m'éloigne de cette ville que j'ai appris à aimer et où j'ai souffert profondément, en partageant les douleurs nationales!

L'accueil que j'ai reçu restera toujours inéffaçable dans ma mémoire et dans mon cœur.

Quand reviendrai-je? et comment retrouvérai un jour cette riante cité fortifiée? j'y laisse de nombreux amis, figures nobles et sincères, magnifiques de courage et d'abnégation; il m'est pénible de les abandonner à leur sort difficile malgré ma Foi profonde dans

le dénouement, qui, avec la grâce de Dieu ne peut que nous être favorable puisque la Cause que nous défendons est juste.

Salut à vous tous, mes amis, mes camarades d'un séjour trop bref hélas, mais qui a soudé notre amitié.

Je note fugitivement votre nom..... le nom de ceux seulement que j'ai le plus intimement connus:

Le Général Youssouf Ezzat Pacha ex-commandant de l'Armée du Caucase et député actuellement à la Grande Assemblée Nationale. Savant, et historien de marque, officier de valeur, patriote ardent et croyant fervent : noble figure qui fait honneur à la Nation.

Emir Pacha : député de Sivas ; je n'oublierai pas son extrême amabilité

durant les jours où nous habitions la même maison.

Mouaffak Bey : ex-député de Costantinople, fils du Président du Sénat, petit fils du celèbre poète national Kemal Bey. financier émérite.

Raouf Ahmed Bey : ex-député de Constantinople, écrivain de grand talent, figure de profonde et de sincère loyauté.

Hosrev Bey : député et officier supérieur qui possède des pages de gloire dans l' album de la guerre mondiale et du mouvement national.

Lt. Colonel Edib Bey : ce grand ami de Rome et d'Angora, dont l' inestimable amitié m' est infiniment précieuse.

Aly Khan : mon compagnon si cher. descendant d'une des plus illustres fa-

milles du Caucase, ancien officier de cavalerie russe, musulman ardent et homme de valeur.

Zia Bey: directeur général du Secrétariat du Ministère des Affaires Etrangères, savant distingué, possédant à la perfection plusieurs langues.

Chawket Bey : ce fier et superbe Caucasien le fils si remarquable de Bekir Samy Bey, qu'un avenir brillant attend assurément.

Mais je n'en finirai plus si je devais citer tous les autres noms qui traversent mon esprit et je dois m'arrêter car voici de nombreuses voitures : quelle affluence ; ce sont les adieux qui commencent !

Oh l'impression du départ, de la séparation, quelle chose affreuse.

. . . .

Plus tard.

Jusqu'à deux heures de l'après-midi je reçus le monde. Nous étions tous émus. A trois heures, j'allai, accompagné du Colonel Edib Bey rendre visite au Général Raafet Pacha. Il habite avec ses officiérs dans un train; dont le grand salon lui sert de bureau.

Durant les deux heures de notre si intéréssante conversation j'eus le loisir de juger encore mieux la valeur militaire et la noblesse de cœur de ce grand Général. . . . .

. . . .

Que Dieu le garde, lui et ses semblables pour le plus grand bonheur de l' Islam.

Il m'accompagna, ensemble avec le Colonel Edib Bey, jusqu'à mon wagon, et c'est le cœur serré et plein d'une réelle amitié que je l'embrassai et que nous nous quittâmes.

Beaucoup de monde à la gare; voici l'envoyé du Grand Chef dont j'emporte en Europe le souvenir si prestigieux et si génial. Je réitère a Rouchen Eshref Bey mes sentiments de profonde reconnaissance, et je le prie de transmettre à tous les Ministres et à toutes les Notabilités encore une fois l'expression de ma sincère gratitude.

Il partit là dessus chez le Grand Chef puis revint me communiquer à l'oreille une chose particulièrement intéressante : « C'est entendu » dis-je sur quoi Bekir Samy Bey se baisse

pour m'embrasser : « à très bientôt » dit-il...

Le train part ; il est cinq heures de l'aprés-midi...

Je m'éloigne... au-revoir et que Dieu te sauve, Angora la Sainte.

Dans le train.

A côté de moi, les deux compartiments sont occupés :

J'aperçois Djalal-el-Din Arif Bey ex-Président de la Chambre de Constantinople, ex-Ministre de la Justice, actuellement Président de la Commission des Affaires Etrangères et député. C'est un avocat éminent, bien connu en Egypte et en Turquie et législateur fameux. Il va être mon compagnon de route jusqu'en Europe...

Dans l'autre Compartiment se trouvent Munir Bey et son secretaire. Il est chargé d'une mission spéciale auprés du Général Gouraud ; cela concerne l'Accord franco-turc.

Ce haut fonctionnaire est le Conseiller Judiciaire du Gouvernement d'Angora. Excessivement fort en Droit International il est vraiment l'homme choisi pour accomplir cette tâche difficile et délicate. D' une droiture et d'une correction parfaites il est très sympathique et fort croyant.

J'ai longuement causé avec lui de maintes questions. Comme il est interessant !...

. . . .

J'ai remarqué combien le français était répandu en Anatolie, et combien la France estimée à Angora. Ceux qui ne possèdent pas à fond cette belle langue tâchent de se perfectionner autant que possible. Il me semble qu'on comprend en Asie-Mineure que seule la France est capable d' appre-

cier — malgré tout — les qualités guerrières de la Turquie, d'admirer réellement son esprit d'Indépendance et de rendre justice à sa défense héroïque. Car on se rappelle combien la France a lutté pour l'idée de la Liberté et combien aussi elle a protégée et approuvée ce noble sentiment là, chez autrui.

Je souhaiterais pour ces deux peuples, non seulement un accord, mais bien plus: une alliance offensive-défensive.

A mon point de vue cela serait dans l'intérêt de ces deux Puissances, q'une amitié séculaire unit — n'en déplaise à ceux qui veulent le contester.

Et si la Turquie a fait la guerre contre l'Entente, elle l'a fait ouvertement, franchement pour des raisons

connues par tous. Jamais elle n'a attaquée traîtreusement son adversaire, de la même façon avec laquelle on agit contre elle en ce moment.

Mais le Monde Musulman est au courant de tout ce qui se passe, et comment le Grec est aidé et soutenu par une main furtive..... seulement le jour n'est pas très loin où l'heure solennelle du « jugement » va sonner.

Je souhaite et nous voulons tous, l'amitié de la France. Il faudra, sans plus perdre de temps régler toutes les questions pendantes et se préparer à envisager l'Avenir sous un jour nouveau. Il nous faut nous entr'aider pour ce Demain qui devient si incertain et si obscur soit en Orient, soit en Occident.

Trois cents millions d'êtres sont

unis : quel rôle à jouer pour la France.

. . . .

Le train file, et je me laisse aller à des réflexions..... que Dieu nous aide à réaliser nos grands projets.

Eskichehir le 15 mai.

Nous sommes arrivés ici à six heures du matin. Quelle est belle cette grande ville d'Asie-Mineure! Unique dans son genre, grâce à sa valeur historique, ses anciens souvenirs précieux ! C'est un centre commercial important aussi et un point de jonction des chemins de fer Bagdad-Angora.

Je voulais la visiter à fond, mais nous disposions de peu de temps et les choses à voir étaient nombreuses.

Eskichehir sert de rempart en ce moment-ci pour la défense nationale. Des soldats circulent partout ; les officiers qu'on voit, et on en voit beaucoup ont l'air affairés mais tranquilles. Que va réserver l'Avenir ?

La grande usine travaille nuit et jour ; on remet en ordre canons et camions.

Le marché renommé était encombré de toutes espèces de marchandises nationales, notamment les ravissantes porcelaines de Kutahia avec leurs couleurs si jolies, entrelacées de versets du Koran.

Des tombeaux, des mosquées... mais on n'a pas le temps on doit aller à la gare.

Le train partit à onze heures et demie et nous arrivâmes à Alayond à trois heures de l'aprés-midi.

Plus tard — Dans le train en route
vers Afioun-Karahissar.

J'ai vu à Alayond, Ismet Pacha. qui nous attendait en compagnie du Colonel d'Etat-Major du G. Q. G. Aref Bey.

Le Général Ismet Pacha est plutôt petit de taille, d'allure trés calme, et avec cela il possède un regard vif et perçant qui contraste avec tout le reste de sa physionomie. Il portait le simple uniforme khaki.

Le Colonel Aref Bey, assez grand, très correct. La beauté de sa ceinture circassienne toute ciselée, attira mon regard admiratif: c' est une pièce de musée.

Notre entretien avec le Général Esmet Pacha dura environ deux heures

jusqu'au départ du train. Le grand stratège, connu même en Europe et apprécié à sa juste valeur parlait d'un ton de tranquille assurance, donnant des détails, expliquant avec précision. Comptant sur la grâce de Dieu dabord et sur la bravoure de ses soldats bien entrainés ensuite il nous remplit le cœur d'espoir sur l'issue de son formidable plan, que seul un homme avec un front d'un telle envergure, peut concevoir et préparer, lentement et avec quelle méthode ! Il loue le courage de ses officiers. « Mon but est l'anéantissement complet des armées mercenaires ; nous sommes prêts à tout, et je ne demande au Monde Musulman que de patienter. Les villes et les champs ne comptent point ; il faut donner continuellement, sans

répit, des coups de massue sur la tête de notre insolent ennemi ; il doit sentir la force destructrice de ces attaques répétées dabord, le coup de grâce est réservé pour la fin ». Il était magnifique cet homme qui parlait si simplement de tant de choses, étant au courant de tous les desseins des Grecs et ne s'en vantant pas. Aucune surprise n'est possible. C'est tout l'art de la guerre qu'ils nous developpait. L'ennemi avançant sans tenir compte des difficultés qu' il pourrait rencontrer, ignorant tout de la nature du terrain sur lequel il va livrer bataille, ne connaissant rien des formidables préparatifs de l'arrière, et des lignes de défense etc. etc.

Et le grand stratège est bien l'homme

qui attire toujours son ennemmi, là où il veut qu'il vienne.

Le résultat final, décisif, après tout ce que j'ai vu et entendu, ne peut être, avec la grâce de Dieu que : la Victoire.

« Notre plan est vaste et durera je le crains longtemps ; chacun sur cette terre qui est notre patrie bien aimée, assume sa part de responsabilité ».

J'ai compris aujourd'hui qu'Ismet Pacha est la force motrice, celle qui fait marcher les lourds marteaux qui écrasent avec science les Grecs; et que le Grand Chef secondé là-bas par le fougueux Raafet Pacha préparent le dénouement : le coup de grâce. Est-ce que cela aura lieu avant Angora? Même dans la Cité Eternelle? Où bien après ?

C'est le secret de Dieu, et nul ne le sait, à part les Grands Chefs Militaires.

« Vous allez voir à Afion-Kara-Hissar « la foudre »: le Colonel Khalid... dit-il et nous continuons à causer de maintes choses avec une intimité sincère. N'étions nous pas tous de compagnons d'armes ?

Mais il faut partir, quitter ce génie militaire, l'heure du train est venue.

Gloire et honneur au Général Ismet Pacha, que Dieu protège ces hommes de valeur.

Même jour — Afion-Kara-Hissar.
Hôtel du Safa.

Nous sommes arrivés à huit heures du soir. La voiture qui nous attendait nous emmena vers un assez grand bâtiment : la résidence du Colonel Khalid Bey. Ce valeureux officier, plusieurs fois blessé, était en train de soigner encore le bras droit, atteint dernièrement à In-Euni ; on lui faisait des massages électriques.

Je n'oublierai pas sa belle figure où rayonnait l'éclat de la jeunesse, le courage, et l'énergie. Nous dinâmes ensemble et aprés une soirée féconde en récits interessants il nous conduisit dans son auto à l'hôtel du Safa qu'il

avait fait spécialement préparer pour nous.

Que de souvenirs ! Cet entraineur d'hommes, ce « manieur » de soldats est adoré par ses troupes qui ont en lui une confiance illimitée.

Dans ma chambre de l' hôtel de l'« Enchantement » je songeais ; que de traits de grandeur et de courage vus et entendus. Et durant toute la nuit mon esprit travaillait fiévreusement. Je comparais le Colonel Khalid, à Khalid-ibn-el-Welid, le fameux Commandant Musulman des premiers temps de notre ère ; celui qui aida tellement à l'épanouissement et à la splendeur de l' Islam : « Seif oullah-el-Katae ».

Le Colonel Khalid écrit ses ordres maintenant avec la main gauche ; je me suis rappelé à ce sujet de son sosie

rétrospectif, qui, après une bataille, où il avait été blessé, demandait à l'un de ses amis qui le soignait : « Regarde bien, et dis-moi s'il existe sur mon corps un endroit exempt de blessure ».

Que Dieu soutienne cette Nation, classée « hors concours » à tous les points. Il faut avoir vu comme moi le splendide isolement dans lequel elle se trouve — grâce à l'humanitaire Europe — pour comprendre l'essence supérieure de ses hommes qui semblent d'un autre âge, et qui supportent le poids indicible des sacrifices sans nom, luttant avec un invincible courage.

Je ne fais plus appel à aucune Puissance, car après ce que j'ai vu, ceci est inutile, tout à fait superflu. C'est

évident que l'Europe désire que la Turquie meurt. Peut-elle se taire autrement devant ce qui se passe en Anatolie? surtout ayant combattu durant quatre années pour « le salut et la liberté » des peuples ?

Je ne plaide pas une cause ; je constate simplement des faits qui se déroulent en plein vingtième siècle.

Qui vivra verra : et la Justice Divine suivra son cours.

Findikly, le 16 mai

Nous quittâmes Afion-Kara-Hissar à huit heures du matin. Nous formions une file de cinq voitures. Djalal el Dine Aref Bey et moi nous étions dans une confortable victoria, le nouveau Gouverneur d'Adalia Fakhr el Dine Bey qui nous accompagnait occupait la seconde voiture, venaient ensuite le Lt. Colonel Aziz Bey ainsi qu'une Notabilité habitant Adalia, puis deux véhicules pour nos bagages.

Une heure après notre départ, en route, nous rencontrâmes des colonnes volantes qui se rendaient à Afion-Kara-Hissar ; plus loin nous croisâmes aussi une importante force d'infan-

trie : elle débouchait de divers sentiers, venait des différentes directions et se répandait dans la plaine en formants des carrés, qui s'en allaient vers la même ville. Ensuite l'artillerie de campagne, puis quelques bouches à feu traînées par des bœufs ; les voitures chargées de munitions suivaient escortées par des cavaliers dont on ne voyait plus la fin. C'est le rassemblement des troupes éparpillées un peu partout qui doivent parer à la prochaine attaque. J'apprécie hautement ce plan, car un front de plus de cinq cents kilomètres, partant d'Ismidt pour arriver aux environs de Bourdour et passant par Eskichehir-Kutahia-Afion-Kara-Hissar doit nécessairement être resserré.

A deux heures de l'après-midi nous

déjeunâmes dans un khan où nous rencontrâmes des milliers d'hommes de tout âge qui étaient appelés sous les drapeaux et qui partaient pour Angora où ils seraient équipés ; de là ils se dirigeraient vers le Front.

C'étaient d'anciens soldats, des vétérans de la grande guerre mondiale.

On les salue avec respect, ces hommes qui passent, faisant des journées entières à pied, stoïquement, sans un murmure.

Un peu plus loin nous passâmes à côté d'un convoi assez considérable de très jeunes garçons. « Où vont-ils » demandai-je, « à la guerre » me fut-il répondu. « Si jeunes ? que feront-ils ? » « Ils tâcheront de servir, d'aider de leur mieux nos soldats-défen-

seurs, ils pourront conduire, se rendre utiles ».

Hommes, femmes, vieillards, enfants mêmes, tous font leur devoir.

Après une marche de dix heures nous sommes arrivés ici.

Le petit hôtel où nous sommes descendus est inhabitable. Mais ce n'est pas à cause de cela que nous ne pûmes dormir cette nuit, mais bien parce que nos cœurs battaient d'émotion, au souvenir, des choses vues durant la journée.

Bourdour, le 17 mai.

Nous avons quitté Findikly à sept heures du matin, et pendant les quatorze heures de route parcourue au milieu de plaines excessivement bien cultivées nous n'avons rencontré que des soldats qui s'en allaient par milliers rejoindre leurs camarades au feu.

Parmi un groupe de réservistes qui accouraient à l'appel de la Nation, se trouvait un géant qui marchait à leur tête chantant des chansons guerrières, que ceux-ci reprenaient en chœur.

Il s'arrêta brusquement devant nous, et à la brûle-pourpoint : « Venez-vous du front ? » « Oui ». « Alors, demanda-t-il, est-ce que c'est vrai que l'en-

nemi est en fuite ? » « Inchallah ». Et là dessus s'adressant à ses compagnons, « vite, allons, courons, camarades pour que nous arrivions nous aussi en temps voulu afin de partager l'honneur de nos frères » dit-il, et il se mit à courir éperdument, en pleins champs, entraînant derrière lui toute sa troupe. A voir cette course fantastique on aurait cru, que le Front, c'était là à deux pas de nous...

Nous étions tous des hommes aguerris habitués à voir les choses en face, mais le spectacle sublime qui venait de se dérouler sous nos yeux, nous avait coupé la parole.

Il y a de ces scènes de grandeur qu'on ne voit qu'en Orient.

. . . .

Avant d'arriver à Bourdour, nous avons côtoyé pendant deux heures un immense lac salé reconnu à cause de ses eaux qui contiennent des sels empoisonnants.

Mais l'entrée de la Ville des Roses est splendide ; nous cheminions au milieu des champs de rosiers d'une superficie inimaginable.

Il y a ici plusieurs distillerie renommés et l'exploitation de l'essence de roses est très répandue.

Le Chef de la Municipalité, homme très intelligent et supérieurement debrouillard nous attendait ; il nous conduisit dans une petite maison où, malgré le confort nécessaire nous ne pûmes encore fermer l'œil.

Surmenage ? excès d'émotion ? préoccupation ? enfin peut être le tout

ensemble. Mais qu'importent les nuits blanches quand on vit des pages d'histoire.

Le lendemain matin nous avons été visiter les distilleries et la manufacture de tapis, où j'en achetai : combien les couleurs sont jolies et les dessins choisis! Dans chaque maison d'ailleurs il y a de primitifs métiers où les femmes tissent ces fameuses carpettes qui sont de véritables tableaux.

Le soir, invitation par le Comité du Croissant Rouge, pour l' « Iftar ». Jolie demeure, où étaient réunis les Medecins venus de tous le coins de la Turquie et qui devaient immédiatement partir pour le Front.

La conversation se déroula principalement sur les précieux services

rendus par l'Egypte lors de la guerre Balkanique et sur la capacité et le courage des medecins égyptiens. L'un des Assistants dit alors « l'heure est venue où l'aide de tout le Monde Musulman nous est nécessaire ; car comment subvenir à tous les besoins de ce malheureux pays qui, bravement lutte pour l'Islam dont il est le symbole ? Que de blessés, de veuves de guerre, et d'orphelins »...

Moi qui avais tout vu, je connaissais l'étendue de cette détresse ! Mais comment expliquer aux grands de la terre — qui forment une caste à part — ce qu'ils ne veulent pas comprendre ? Evidemment on n'aime pas à s'attarder sur la misère de ceux qu'on ne connait pas ! et l'Asie-Mineure pour eux est une terre étrangère et loin-

taine d'où l'écho même des lamentations et des sanglots de ce peuple traqué ne peut arriver à rompre le charme de leurs plaisirs mondains et sportifs !

Mais . . . . . passons.

Nous partirons demain matin en auto, pour Adalia.

Adalia, le 19 mai.

Ravissante route bordée de jolis champs ; un Eden de verdure et de fraîcheur. Nous traversons pendant vingt kilomètres un vaste domaine ayant appartenu au Sultan Abdul-Hamid. Nous le visitons ainsi que celui de Hafiz Pacha. On dirait que « Koubbeh-Garden d'Egypte » est une petite miniature de ce grand jardin si délicieusement arrangé où les coquettes villas et les fermes modèles font notre admiration. Combien la terre est incomparablement plus fertile ici que nulle part ailleurs.

A quatre heures nous traversons un pont très dangereux, sans rebords ;

il est long de plus de cinq cents mètres, et tandis que notre auto tâchait d'avancer de son mieux, c'est à dire bien lentement nous étions attirés par le gazouillement extraordinaire d'une multitude d'oiseaux de toutes sortes qui nichaient dans le fouillis des plantes aquatiques et dans les roseaux de la rivière. Quel chœur inoubliable entendu dans un moment si critique !

La montée de la fameuse montagne si dure et tellement à pic nous prit bien une heure et demie. Comment pourrai-je effacer de ma mémoire la descente vers la plaine ! Moi qui ai tellement voyagé je n'en ai vu d'aussi périlleuse. Mais nous avons été récompensés par le panorama qui toute de suite après, s'offrit

à notre vue... Oh le magnifique coup d'œil ! La ville d'Adalia en bas, resplendissait dans le soir embrasé ; les délicieux minarets se détachaient sur le fond bleu saphyr d'une mer tranquille, et plus loin la colline d'émeraude semblait encadrer ce tableau féerique. Le joli pays! Un peu avant d'arriver à Adalia le Gouverneur militaire, les hauts fonctionnaires, et les dignitaires vinrent nous souhaiter la bonne arrivée. Il était six heures et demie quand le Commandant de la Place nous conduisit à un hôtel excessivement propre, et mit à notre disposition le Commissaire de la Police.

Je me trouvais très fatigué, n'ayant presque pas dormi depuis mon départ d'Angora, mais avant de me reposer

j'écrivis une dépêche de remerciements à Moustapha Kemal Pacha et lui annonçai mon arrivée à Adalia, la ville des jardins fruitiers.

Adalia, le 20 mai.

Durant toute la journée j'ai visité la ville en compagnie de mon aimable compagnon de route, Djalal el Dine Arif Bey.

La vieille ville d'Adalia est bâtie dans l'enceinte même de la forteresse qui n'a presque rien perdue de son aspect guerrier d'autrefois : pont-levis, fossé, murs fabuleusement épais qui conservent ça et là des plaques commémoratives en marbre sur lesquelles une date, un verset se trouvent inscrits. Rien qu'à voir la calligraphie de ces plaques, on devine l'époque du combat livré, ou dans quel siècle l'exploit a eu lieu.

L'enchevêtrement des ruelles étroites, les toutes petites maisons incrustées les unes dans les autres, offrent un coup d'œil bizarre.

Quant à la ville moyenâgeuse proprement dite, elle est séparée de l'ancienne par un boulevard. Le marché se trouve dans celle-ci, où l'on peut voir un échantillon de tout ce qui se trouve en Anatolie.

Le palais du Gouvernement et les différentes habitations des autorités italiennes sont en dehors de la forteresse, ainsi que le poste du T. S. F. Tout ceci a grand air.

Le long du rivage d'élégants petits kiosques, des bancs, disposés avec un goût exquis. Sur la berge se trouve aussi le si joli café-casino qui est un endroit de rendez-vous pour tous. J'y

ai rencontré par hasard, le père de la célèbre femme de lettres Halidé Edib Hanem, qui, depuis le début du mouvement national a joué à Angora un rôle prépondérant.

Adalia est une station hivernale admirable, mais la chaleur en été, y est insupportable. Elle est excessivement bien entretenue, très propre et possède la particularité unique d'avoir de nombreux petits ruisseaux et des canaux qui, venant des montagnes alentour, passent dans la ville et la traversant en tous sens finissent par se jeter à la mer — qui est très basse — en de multiples cascades, de sorte que de tous les coins on n'entend que le bruit ininterrompu de l'eau.

Ce soir nous avons été invités pour l' « Iftar » Chez Ahmed Bey. Cet ancien

officier de l'armée est actuellement un des commerçants le plus en vue, à Adalia. Descendant d'une grande famille de Constantinople, éminemment patriote et supérieurement distingué, il a su réunir avec un art raffiné toutes les beautés et toutes les richesses nationales dans l'abri de sa jolie petite maison ! Le mignon-salon balcon est un chef d'œuvre oriental. En y attendant le nouveau et l'ancien Gouverneurs, je me suis laissé aller à rêver, et je me suis véritablement crù en plein cœur de Stamboul. Je n'oublierai pas l'ineffable amabilité d'Ahmed Bey et de son frère à mon égard, et je garderai toujours dans la mémoire, le souvenir de leur affectueuse camaraderie. Vers la fin du repas copieux, préparé avec une

finesse si exceptionnelle, les deux enfants d'Ahmed Bey vinrent nous saluer avec leur gouvernante suissesse ; un petit garçon et une petite fille, bien gentils. Tous les deux parlaient le français et l'allemand.

Après le dîner, nous causâmes encore longtemps ; le Gouverneur est un homme très cultivé, fin diplomate et patriote ardent. Quelle agréable soirée ! A les entendre parler, ces hommes là, de faits superbes d'une façon si simple, on les admire doublement. Que Dieu les protège tous : ce sont de vrai héros.

Adalia, le 21 mai.

Par la route bordée de platanes séculaires, qui longe la mer tranquille, nous avons été nous promener, mon compagnon et moi dans les grands jardins fruitiers, en dehors de la ville. Qui n'a pas vu Adalia ne peut pas se rendre compte de ce coin de terre paradisïaque.

Après une longue et jolie promenade nous nous sommes arrêtés devant la grande porte d'un jardin célèbre appartenant à Osman Effendi. Nous cheminions en admirant la magnificence de ces arbres chargés de si beaux fruits ; pas une herbe sauvage ni une feuille tombée dans les allées

si bien râtissées. Pendant que nous marchions ainsi dans le calme de l'aprés-midi, un petit garçon nous aperçut. Vêtu du costume anatolien avec le large « shalwar » et la grande ceinture rouge, il nous souriait, aussitôt, sans proférer une parole, il se mit en devoir de nous précéder en nous emmenant vers un joli kiosque entouré d'arbres. Il se retira ensuite en silence et peu aprés nous vîmes arriver son père : Osman Effendi, qui nous souhaita la bonne arrivée.

Quand il sût que nous étions des voyageurs venant d'Angora, il leva les mains au ciel « que Dieu donne la victoire à l'Islam » dit-il et il commença à poser des questions sur la situation, écoutant avec ferveur tout ce que nous lui disions.

« Je regrette d'être âgé et chef d'une famille nombreuse ; mes enfants sont trop petits pour prendre part à la guerre. Mais je sers mon pays quand même de mon mieux ».

Il nous offrit en partant un grand panier de magnifiques oranges et quand à la porte, nous voulûmes lui demander ce que nous lui devions, il nous regarda avec un doux reproche : « Vous êtes encore en Orient, mes amis, vous le savez bien.... C'est moi qui vous remercie, et je suis pénetré de reconnaissance envers vous car vous m'avez apporté aujourd'hui un peu de l'essence de notre Angora ».

Adalia, le 22 mai.

Nous avons fait un grand tour dans les plaines environnantes qui sont de toute beauté. Il y a non loin de la ville un lot de terrains de deux cent mille « deunum » qui valent à eux seuls toutes les terres les plus réputées et les plus fertiles d'Egypte.

La force motrice des cascades d'Adalia est évaluée à quinze mille chevaux environ.

J'ai remarqué que les dames musulmanes d'ici portent l'élégant « tcharshaff » comme à Constantinople et que les dames roums sont habillées à l'ancienne mode avec le petit boléro et

la large ceinture, coiffée du tarbouche auquel elles entourent un « yémeni »; dans le dos deux nattes longues.

La population est reconnaissante envers les autorités Italiennes qui ont fait preuve depuis l'occupation d'Adalia d'un tact et d'une délicatesse inouis. Malgré la présence d'une force militaire etc., la situation en apparence semble inchangée et j'ai entendu louer l'amabilité et la courtoisie des officiers italiens par tous. On ne sent aucune pression et les Turcs vivent en parfaite intelligence avec les Italiens qui ont immédiatement compris comment il fallait agir avec ce peuple chevaleresque.

S'il y a eu, quelque temps auparavant. un incident qui se produisit

concernant un bâteau battant le pavillon anglais, c'est que les policiers turcs qui sont de fins renards, avaient appris, que, sur ce navire se trouvaient les agents-révolutionnaires de Konia, et en voulant arrêter ces gens sans Foi ni honneur un fâcheux épisode se déroula qui fut immédiatement exagéré à souhait.

Le nouveau Gouverneur est un homme d'une correction impeccable et le différend est complètement aplani d'ailleurs le Gouvernement d'Angora tient réellement à l'amitié de l'Italie; il n'y a aucune raison plausible pour que la Turquie et l'Italie ne s'entendent pas; trop d'intérêts communs les lient, et à l'heure actuelle, ces deux pays, qu'aucune hostilité sérieuse n'a éloignée, doivent pour la stabilité de

la Paix Orientale se considérer des amis sincères.

Djalal el Dine Arif Bey se dévoua entièrement pour servir comme trait-d'union entre son Gouvernement et l'Italie, malgré qu'il allait en Europe uniquement pour se soigner et se reposer. Il n'a jamais manqué l'occasion de faire son devoir de patriote.

Ce soir, après l'« Iftar » nous allâmes au bord de la mer. Le joli café-casino brillait de mille lumières. Beaucoup de monde assis autour des tables dans le square où se trouvaient de nombreux groupes de personalités intéressantes.

Je n'oublierai pas la noble mine de ce séduisant Emir Kurde... Emir

M..... qui, vêtu de son costume noir, parlait avec ardeur. Grand, mince, élégant il personnifiait la jeunesse intelligente d'une superbe race. Son sourire ironique et la flamme pétillente de ses yeux en disaient long : « La question Kurde ? » mais quelle chose absurde !! comment peut-elle exister ? nous avons été de tout temps Ottomans et fidèles à la Patrie ! nous connaissons les... intrigants qui veulent créer entre nous un dissentiment et nous savons aussi pourquoi ils agissent ainsi. Croyez-moi cela ne leur portera pas chance et le mal qu'ils veulent faire tournera contre eux. D'ailleurs l'Islam est une grande famille, il n'y a jamais été question de nationalités autrefois ; le principe même de notre religion ne se résu-

me-t-il pas dans ces mots : « tous les Musulmans sont des frères » ?

Je note tout ceci avec précision ; puissent tous les Chefs Musulmans vous ressembler en noblesse et en courage.

Emir M... respect admiratif à vous et à vos semblables.

Le 23 mai en mer
vers Rhodes.

Visite chez le Gouverneur. Adieux à la ville si accueillante.

Tous nos amis nous accompagnaient ce soir ; au port, le chef des portefaix, un colosse à la figure aimable, vêtu avec recherche et coiffé du Kalpak, attirait les regards de tous par sa gigantesque stature. C'est un patriote, un grand même. Jamais il ne permet qu'on charge ni qu'on décharge les bateaux grecs.

Enfin nous quittâmes le port dans la soirée.

La mer est calme, et le petit bateau du Lloyd Triestin se comporte bien.

Rhodes le 24 mai.

Nous sommes arrivés dans cette jolie île historique vers dix heures du matin. Il faisait un temps radieux.

Une barque envoyée par le propriétaire de l'hôtel Bella-Vista nous attendait pour nous emmener au quai où trois voitures avaient été réservées.

Les autorités nous firent toutes les facilités pour nous être aimables de sorte que peu après l'arrivée du bâteau nous nous faisions conduire à l'hôtel Bella-Vista situé sur une hauteur.

Le 29 mai en Mer.

Nous quittâmes Rhodes aujourd'hui malgré que nous venions d'apprendre l'arrivée prochaine de Bekir Samy Bey. Mais nous avions déjà perdu tant de temps en cours de route, nous ne voulions plus tarder.

Tout le monde à Rhodes a été excessivement aimable. Mes remerciements sincères aux Autorités Italiennes, au frère du Consul de France et à tous ceux qui ont participé de maintes façons délicates à nous rendre notre séjour agréable. Le souvenir du Docteur Moustapha Bey conserve une

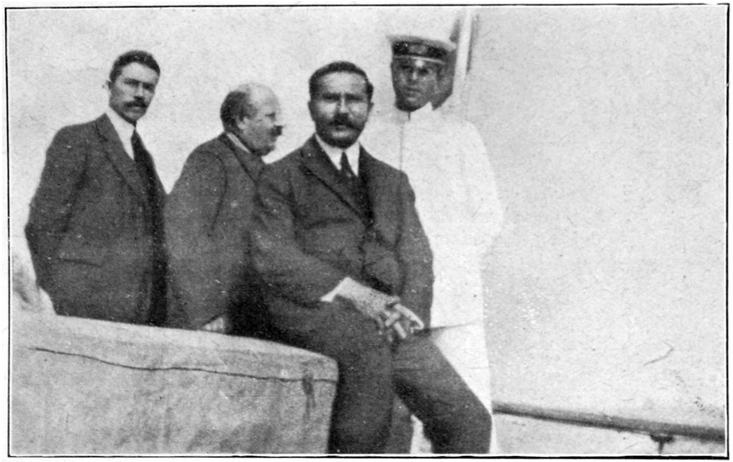
place particulière dans mon esprit. Que de services précieux rendus par cet ami d'un séjour trop court. Je me souviendrai toujours de lui.

Le 30 mai. En pleine Mer.

Nuit agitée, mer démontée.

Le 31 mai. Scala-Nova.

Nous voici pour quelques jours dans ce beau port. La mer devient toujours houleuse à la même heure de l'après-midi et se calme vers minuit. C'est un endroit très dangereux ; près de nous on aperçoit un destroyer Italien qui s'est échoué. En face, la ville apparait à moitié démolie par les effets de la guerre ; la nuit, quand, elle s'éclaire lentement elle acquiert une silhouette pittoresque.



Le retour. Djalal el Dine Arif Bey et H. Zadé
en pleine mer quittant Scala Nova (Kouche Adassi)

Le Kaïmakam Ferroukh Bey nous gâte souvent. Quelle énergique et courageuse personnalité; il en impose à tout le monde.

Je n'ai qu'à louer hautement l'amabilité extrême du Commandant et des officiers du bord.

Le 6 juin en Mer.

Nous voguons. Arrivés devant le Canal de Corinthe on vint nous aviser qu'il avait été obstrué depuis la dernière tempête et qu'il nous faudrait attendre quinze jours avant de pouvoir le franchir ; alors nous retournons en arrière et nous contournons les îles....

La mer se démonte encore, le bâteau danse, et à mesure que je m'éloigne de l'Orient sanglant je suis hanté, obsédé toujours davantage par le souvenir de ceux que j'y ai laissés.

Le 7 juin
en pleine mer.

Je me promène sur le pont. Il fait très frais et la nuit est noire. Le vent souffle violemment et le bâteau roule.

Demain c'est le Baïram, fête musulmane, annuellement célébrée par tous les Musulmans de la Terre. Jour de repos, de pardon, de charité et d'unanime fusion. Mais en ces temps d'ineffaçable tristesse, demain sera un jour de deuil national!

L'histoire n'en a jamais enregistrè de pareil!

Le vent augmente, pas une étoile au ciel... Je pense aux héros que j'ai quittés! Ni trève, ni répit pour eux.

Ils se battent et se battront jusqu'à la mort! On ne peut pas leur enlever cet honneur là! Quelle Nation a eue jamais une épopée pareille??

C'est beau de vouloir mourir ainsi en défendant pas à pas le sol sacré! Mais j'ai Foi en l'avenir! ils vont vivre encore de beaux jours j'en suis sûr, ces superbes champions qui sont détachés de toute chose. Malgré la cruauté de l'heure présente, et le souvenir des douleurs vécues, nous allons voir, avec la grâce de Dieu, la Victoire suprême!

Ne désespérez pas, nobles Commandants des Armées Glorieuses de la Turquie immortelle! Vous allez vaincre! Le Tout Puissant ne permettra pas notre anéantissement, car vous défendez la Liberté et la Justice. Puis-

sent mes souhaits de succès, mes vœux et mes prières vous parvenir à la veille du jour de Baïram! Salut à vous tous, ceux que j'ai connus de près, et ceux que j'ai connus de loin! Compagnons d'armes, camarades, amis, le Grand Chef, Ismet et Raafet Pashas, Youssouf Izzet Pacha et vous tous dont le nom me vient aux lèvres... Kiazim Kara Bekir Pacha, Salahel Din, Chukri, Ekrem, Fakhreldin, Izziddine, Kemal Bey, tant que vous vivrez, et que vous montrerez le chemin de l'honneur, l'Islam vivra, et saura se défendre contre toutes les tourmentes occidentales!

Des coins les plus éloignés du Monde Musulman on vous vénère et on prie pour votre triomphe final.

Je vous ai vus en des jours de

peine, j'espère vous retrouver en des jours de joie.

Soyez sûrs, que c'est l'Orient qui va donner la paix au monde, l'Orient berceau des Prophètes et des civilisations, sanctuaire des Croyances et des espérances nouvelles, qui se bat pour la Liberté des Nations opprimées.

Une lumière déjà *émanée*, va apparaître bientôt à la surface du ciel et va transformer l'Univers. Contre cette lumière là, rien ne pourra résister, sauf la bonté; elle va éclairer de ses rayons bienfaisants dabord la Turquie, qui, la première a su apprécier et respecter le Pacte National qui reconnaît l'Indépendance de tous les peuples.

Patientez un peu en luttant et vous

verrez bientôt cet Astre Lumineux resplendir glorieusement au firmament.

Que Dieu vous garde tous en attendant ce jour.

Le 8 juin
Tarente

Nous sommes arrivés en Europe. Pour ce qui me reste à accomplir je me fie en la Miséricorde Divine.

« La Victoire vient de Dieu et prochaine est sa venue ».

Et la Victoire est venue.

Ce verset Coranique, adopté depuis le commencement des hostilitée comme la devise sainte de toute l'Anatolie, était enchâssé dans le cœur de chaque Musulman qui se battait au Front avec une opiniâtreté sans pareille. Le sens sacré des paroles divines a galvanisé les soldats : le miracle s'est réalisé en la bataille de Sakaria qui a durée vingt et un jours.

C'est un fait sans précédent et devant le sublime de l'action on doit courber la tête.

« Désormais sur la tête du jeune vainqueur d'Anafarta le soleil de Sakaria brillera éternellement » (1).

***

Les hommes qui sauvèrent l'honneur du Monde Islamique en luttant éperdûment dans ce corps à corps mémorable avaient peu d'armes et peu de munitions, ils ne possédaient ni tanks, niavions, ni gaz asphyxiants; ils manquaient en somme de tout sauf de courage et de Foi.

Les contingents venus des fronts du Caucase, du Kurdistan, du Lazistan et de la Cilicie étaient réunis aussi, quand Mustapha Kémal Pacha leur dit à tous, en brandissant son sabre ;

(1) Dépêche de félicitations envoyée après la victoire par les membres du Gouvernement.

« L'ennemi se réjouit que nous n'ayions pas de munitions en abondance ! Que Dieu le juge ! Pour moi, ceux qui se vantent d'être si bien munis, sont des condamnés à mort, ils doivent fatalement périr ! A-t-on jamais entendu que la victime a le droit de choisir l'arme du châtiment et la manière de l'exécution ? Quelle différence il y a entre eux et nous ! Que nous importe la mort, à nous, qui ne la craignons pas ? Nous vivons avec honneur, et l'arme meurtrière nous est complètement égale puisque nous sommes résolus à tout ! Tandis qu' eux, ils préfèrent se leurrer de victoires imaginaires qu' ils proclament dans tout l'univers... O sabre que je tiens en ma main, ne peux-tu apaiser les souffrances de ceux que le danger fait

tressaillir ? et trancher d'un coup cette vantardise qui mettra fin à leur divertissement ? Et cependant la mort n'est pas uniquement condensée en toi ; je sais qu'elle jaillit en flammes incendiaires de notre haine illimitée et qu'elle émane aussi de notre mépris envers ceux qui emploient des moyens aussi vils pour nous anéantir. Mais, nous les tiendrons ceux qui sont venus si injustement nous assaillir ! Ils n'auront d'autre conquête que la mort, car le vaincu n'a que cette possession là ! Ils peuvent chanter victoire maintenant, je les laisse faire provisoirement. L'heure va bientôt sonner où leurs cris désespérés et leurs appels de secours vont retentir jusqu'au Ciel ».

Et les défenseurs de la Patrie qui

s'élancèrent à la poursuite de l'ennemi en se jetant dans le fleuve étaient de la race de ces cavaliers qui, par un bel-après midi, sur un ordre de leur chef traversèrent le Bosphore à la nage, à la stupéfaction des promeneurs attardés qui regardèrent cette scène d'inimaginable bravoure, à l'époque où Stamboul était encore Byzance.

***

La capacité que le Haut Commandement a demontrée ne peut plus être contestée. Les manœuvres qui se déroulent journellement en sont une preuve éclatante. Supériorité numérique écrasante, richesse matérielle, abondance inouie au point de vue techni-

que, l'ennemi tenait enfin en main tous les atouts du succès.

Et cependant rien n'a contrecarré, arrêté le plan conçu et préparé trois mois auparavent par l'Etat-Major Turc qui a refusé dabord la bataille et a attiré ensuite l'armée grecque tel qu'il avait été décidé stratégiquement. Elle a été vaincue, là où elle devait essuyer un échec.

Les prévisions du Grand Chef et de ses glorieux collaborateurs se sont réalisées au-delà de toute conception.

***

Le 12 juin le roi Constantin se rendait à Smyrne. Il fut accueilli aux cris de « En avant ! à Byzance ! en avant à Angora ! »

On le reçut moins comme un souverain que comme le chef d'une *croisade* (1).

L'objectif visé par les champions de le civilisation hellenique était assurément Angora — malgré les nombreux démentis. — L'héroique Cité devait tomber même le 5 septembre pour « donner une leçon » aux Turcs barbares.

Or Angora n'a pas été prise et le roi Constantin est rentré à Athènes.... après avoir lancé une proclamation à ses soldats. « Vous avez frappé l'ennemi au cœur, vous avez versé votre sang, le précieux sang héllénique pour délivrer vos frères asservis et porter de nouveau la civilisation au pays où

(1) *Illustration*, n. 4091.

vos ancêtres accomplirent des actes de grandeur etc. etc. ».

Civilisation? Grandeur? qu'est ce que c'est que ces mots vides de sens?

Pour avoir une idée réelle de « l'époque que l'Histoire va écrire en caractères d'or » (1) il faut comparer l'accueillante et verdoyante Anatolie, terre si hospitalière et si riche d'avant guerre avec ce vaste désert aride, tout brûlé et tout sanglant qu'est devenue l'Asie-Mineure à l'heure actuelle.

Partout où les soldats de l'armée héllénique ont passé, ils ont laissé une meurtrissure éternelle : « l'herbe repoussera difficilement là bas » après cette incursion digne des hordes sauvages des âges reculés.

---

(1) Discours du roi Constantin à Brousse.

Ce sont des faits que je relate; des faits connus par les Grandes Puissances.

***

Déjà une campagne d'hiver se dessine avec toutes ses privations et toutes ses souffrances. La phase victorieuse Turque parait être considérée comme le « reflux d'un épisode de Guerre ». Les négociations diplomatiques européennes traîneront certainement en longueur ; l'ennemi ne voudra pas non plus terminer cette campagne de dévastation combinée avec tout le raffinement de la cruauté.

Le camouflage de la vérité continuera encore.

Pourquoi cette rancune, Grand Dieu contre une nation dont la caracté-

ristique particulière est la *tolérance?* Qu'est-ce que ce déchaînement effréné qui ne connaît plus de limites?

Qu'ont ils donc commis ces descendants du Vainqueur tout-puissant de Constantinople, le Sultan Mohammed II qui déclarait « la personne du Patriarche grec inviolable » et qui lui donnait tous les droits et tous les privilèges dont avaient joui ses prédécesseurs?

C'est peu connaître l'histoire de la Turquie, et mal connaître la psychologie de cette race noble que d'essayer de nier les mœurs tranquilles de ces êtres de douceur qui n'ont jamais attaqué que pour se défendre.

Les Anglais qui, autrefois admiraient les Turcs, à cause de leur dignité et de leur loyauté, n'ont-ils pas

démontré une dernière fois... un tant soit peu de sympathie après la sanglante campagne des Dardanelles, quand, en évaquant la presqu'ile de Gallipoli, ils ont dressé des couverts avec toutes espèces de friandises pour leurs chevaleresques adversaires « et non pour les Allemands ? »

Le Général Townshend peut-il oublier l'hospitalité si inattendue dont il a été l'objet ?

Ont-ils jamais failli au devoir suprême ces Turcs qui, devant un navire de guerre Français atteint et sombrant en face de Koum-Kaléssi — lors du forcement des Dardanelles — arrêtèrent leur tir, et au lieu « d'achever » l'œuvre destructrice admise par les lois de la guerre, exécutèrent en l'honneur de ces vaillants combat-

tants un feu de salve pendant que les soldats Turcs criaient sur le rivage « honneurs aux marins Français qui meurent avec gloire ».

Chaque nation depuis l'Armistice a mis bas les armes à l'exception de la Turquie. Elle a dù capituler en octobre 1918 bien plus à cause du désastre Bulgare, à la suite duquel la Thrace et Constantinople tombaient sous une immédiate (1) menace, qu'après une défait réelle.

Confiante aussi dans les promesses du Président Wilson elle ne supposait pas qu'elle allait être assaillie de tous còtés et d'une façon aussi inopinée surtout aprés qu'elle fût désarmée... « La raison du plus fort est

---

(1) Commandant de Civrieux.

toujours la meilleure » d'autant plus qu'il s'agit de régler une question Musulmane !

Ce pays Islamique n'ayant pas déclenché la guerre mondiale a été cependant la contrée la plus cruellement amputée.

« Malheur aux Vaincus! ». Qui peut nier l'adaptation de cette règle inexorable qui torture jusqu'aujourd'hui la Turquie?

Une Nation pareille, pouvait elle ne pas lutter, lutter jusqu'à la mort si elle conservait toujours l'Idéal de vivre avec honneur? Elle combattra jusqu'à la fin, tant qu'Elle possédera un seul homme capable de repousser l'agresseur. Et quand il ne sera plus possible d'arrêter la marée montante; elle organisera des lignes de défense,

qui seront autant de digues pour empêcher l'ennemi de pénetrer plus en avant. Il se peut aussi qu'avec le temps et après des années de lutte, coupée de toutes communications, et privée de tous moyens, les Turcs reculent vers l'intérieur de l'Asie ; partout ils seront accueillis à bras ouverts, et ces héros de l'Islam, formeront alors, le centre actif, le noyau intellectuel, de toutes ces Puissances Musulmanes qui commencent à s'éveiller après un long sommeil et qui déjà, ont leurs regards tournés vers la Turquie Indépendante, dernier refuge sacré de l'unique terre Musulmane qui sût ne pas courber la tête sous le joug étranger.

Une Nation pareille, on ne la vaincra pas, et on n'effacera non plus

de l'Histoire du monde ses dix siècles de prestige.

***

Je n'ai jamais douté de l'issue de la bataille. Quand je songe que la seule expédition anglaise de la Mésopotamie (1) a absorbé 900.000 hommes alors que les Turcs étaient en nombre si inférieur, je ne peux qu'admirer la valeur de ces soldats qui sûrent si merveilleusement s'adapter sur tous les fronts avec un égal courage.

« Maintenant il importe non seulement de durer, mais de maintenir l'ennemi et d'être en état de reprendre l'offensive prochaine... Offensive Générale, toutes forces réunis ».

---

(1) Rapport du Marechal Wilson. Juillet 1920.

C'est la saine doctrine du Grand Chef pour la réalisation de son vaste plan futur.

Conditions de réussite ? « Les habiles dispositions et la persévérance dans l'exécution ».

Dieu est grand, la nation turque est profondément religieuse et la Foi dans ses Commandants est à toute épreuve.

Le soldat Anatolien n'a pas son pareil ; et pour comble cette fois-ci, il lutte contre un ennemi qui a assailli son Foyer.

Alors que faut-il pour lui ass la victoire par les armes, la seule sera décisive ?

« La fertilité d'imagination ou l conceptions grandioses des esprits dirigeants ».

Les troupes qui luttent sont valeureuses, « la Patrie leur donne la force morale pour pouvoir demeurer ferme à leur poste en endurant tout *quand même* ».

***

Avant de terminer ces lignes je tiens à faire appel encore une fois à tous les Musulmans. Je les supplie de se souvenir qu'étant les disciples du Prophète ils doivent avoir le courage de leurs actes et de leurs opinions. L'heure solennelle de l'aide mutuelle vient de sonner. Nous voyons que l'Islam n'a jamais été aussi uni ni aussi conscient. La paix de Versailles si décevante (1) pour

(1) Aperçu d'histoire militaire 1914-1918.

*

tous, a allumé des incendies partout: l'orage gronde continuellement en Afrique et en Asie. Il est obligatoire pour chaque Musulman de faire son possible afin que cette guerre à outrance si iniquement commencée et qui va durer tant que la Turquie proprement dite ne sera pas libérée de ses ennemis, puisse arriver un moment plus tôt à l'issue désirée. Il est de notre devoir à tous d'aider à gagner la Victoire. La Paix en Orient ne pourra être assurée qu'après que justice sera faite aux Turcs et l'ère de tranquillité du Monde Islamique ne dépend que de cette garantie là.

Si nous ne procédons pas à l'heure actuelle à faire de notre mieux afin que nos frères là, bas cessent de mourir avec une opiniâtreté dont

nous sommes assurément tous plus ou moins responsables, nous serons considérés aussi coupables que ceux qui ont failli jadis à leur devoir national. Faisons un effort suprême pour soulager ceux qui souffrent et tâchons que notre bonne volonté couronne d'un succès immédiat nos héroïques frères qui seront au moins recompensés par la Victoire qu'ils ont juré de gagner pour nous tous.

Après la paix nous aurons à travailler autrement. De vastes projets sont élaborés par des hommes de valeur pour faire revivre cette malheureuse contrée et lui donner la vitalité nécessaire pour subsister. On a si cruellement entamé sa force naturelle. Les pays les plus forts en ce moment ci, sont les pays qui ont un

avenir économique illimité, et la fertilité et la richesse des terrains de l'Asie-Mineure sont trop connues pour que je le repète ici de nouveau.

Musulmans de toutes races souvenez vous que vous n'appartenez qu'à une seule nationalité — c'est le Prophète qui l'a dit — venez en aide à cette Nation symbolique qui représente l'Islam et aidez là par tous les moyens.

L'Europe expectative et si distante d'aujourd'hui vous respectera et vous admirera quand vous vous metrez tranquillement et paisiblement à l'œuvre régénératrice, car elle aussi ensuite verra s'éclaircir son horizon si nuageux.

Gardons au fond de nous mêmes nos blessures profondes, non comme

des rancunes mais bien plus comme des leçons et essayons de dire à l'instar de Napoléon : « On s'élève au-dessus de ceux qui insultent en leur pardonnant.

*
* *

Le Premier Ministre Britannique avait dit, nous nous en souvenons, que tant que les hostilités dureraient aucune intervention entre les belligérents n'était possible et que seule le sort des armes devaient donner droit aux revendiquations Turco-grecques et décider de l'issue de la campagne.

Or Dieu a voulu que malgré toutes les combinaisons extraordinaires, nous soyons à l'heure actuelle victorieux. Et Moustapha Kémal Pacha demande

à l'Europe « que va être son verdict ? »

Nous espérons que pour cette fois-ci elle ne poursuivra pas une ligne de conduite qui nous a été si pénible et qu'elle délaissera la Politique des « deux poids et deux mesures ». L'Europe ne s'est-elle pas battu pour l'équité, le salut et la liberté des peuples ?

N'avons nous pas le droit de dire tout comme la France : « Vivre dans une paix de justice ou périr ? »

Je repète ici quelques phrases du discours (1) de M. Clémanceau, phrases qui expriment en somme tout l'Idéal des héros turcs. « De faiblesses, de grandeurs, le passé a vécu. Nous n'en

---

(1) Fragments du discours de Sainte Hermine dimanche le 2 octobre.

voulons retenir que la leçon — des devoirs en actions et non plus en discours — avec le noble feu de cet esprit français, de chevalerie humaine tradition sacrée des aïeux de tous rangs et source profonde de notre victoire.

Que servirait-il de dire : « Nos pères furent grands » si eux de leur tombeau nous jugeaient diminués ?

Entendez les, et que notre orgueil soit de demeurer sous leurs regards avec le mot d'ordre éternel : « Dans les pièges de la paix comme dans les convulsions de la guerre, la patrie au-dessus de tout ».

« On pourra tuer les Turcs, on ne les vaincra pas » (1).

C'est vrai.

(1) Napoléon Bonaparte.

***

Et maintenant j'ai fini, je n'ai plus rien à dire sinon répéter quelques strophes de la prière sublime et ardente que le Sultan Mourad à la veille de la bataille de Kossova a composée et récitée.

Cette prière a été lue dernièrement en entier à Constantinople dans toutes les mosquées.

« Pour l'amour du Prophète bien aimé
En souvenir de tout le sang coulé à Kerbéla
Pour les yeux si lointains pleurants les absents
Pour tous les sacrifiés à ta Cause Sainte
Fais que l'Islam sorte couvert de Gloire.
Et que l'ennemi si puissant soit enfin vaincu
Pardonne nous nos pêchés ô Dieu très grand
Et que nos années de lutte soit bien récompensées
Je m'offre en holocauste pour épargner l'armée
Et que seul moi je sois le vrai but visé
Qu'importe que je meurs défendant la Foi
Etant le guide suprême de l'armée victorieuse

. . . .

La bataille qui donna un éclat magnifique à l'Islam fut gagnée : Mais le Sultan Mourad fut tué.

« La Victoire vient de Dieu et prochaine est sa venue ».

Nous possédons la Foi et l'Espoir en demain. Dieu nous aidera à vaincre Inchallah.

Kadria Hussein

Le 9 octobre 1921, Rome

QUELQUES ACQUARELLES

DE

L'ALBUM DE GUERRE

DU

PEINTRE PISANI

TÉMOIN OCULAIRE DE LA CROISADE (1) GRECQUE EN ANATOLIE

(1). — Phrase extraite du rapport de la commission interalliée d'enquête lors de l'occupation grecque de Smyrne : « L'occupation loin de se présenter comme l'exécution d'une mission civilisatrice a pris immédiatement l'aspect d'une conquête et d'une croisade ».

